PQ
2198
B18
Z7336

RENÉ MARTINEAU

LÉON BLOY

(SOUVENIRS D'UN AMI)

Ouvrage orné de trois gravures hors-texte.

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

1921

LÉON BLOY

DU MÊME AUTEUR

Un Vivant et Deux Morts (bibliographie). Tours, 1901. *(Epuisé.)*

Un Vivant et Deux Morts (2e édition). Lettres françaises, 1914. *(Epuisé.)*

Tristan Corbière. Mercure de France, 1904. *(Epuisé.)*

Emmanuel Chabrier. DORBON aîné, 1910.

Promenades biographiques. Librairie de France, 1920.

LÉON BLOY
par lui-même, à dix-neuf ans,
d'après un crayon appartenant à Mme Bloy.

RENÉ MARTINEAU

LÉON BLOY

(SOUVENIRS D'UN AMI)

Ouvrage orné de trois gravures hors-texte.

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

—

1921

PQ
2198
B18
Z7336

Il a été tiré de cet ouvrage
quinze exemplaires sur papier velin antique
numérotés de 1 à 15.

1974

A MA CHÈRE ANNE-MARIE

qui admirait Léon Bloy comme je l'admirais et qui sait, mieux que moi, l'essentiel de cette grande âme.

R. M.

AVIS AU LECTEUR

Je n'aurai pas ici la prétention d'expliquer Léon Bloy. N'ayant connu l'auteur du Désespéré *que pendant les dix-huit dernières années de sa vie, je n'ai pas davantage essayé de faire sa biographie complète.*

J'ai voulu seulement dire ce que j'ai vu, répéter ce que je lui ai entendu dire à lui-même, montrer la simplicité et la générosité de ce grand visionnaire et de ce grand artiste qu'on a si souvent accusé d'être compliqué et de manquer à la charité, donner aussi des indications relatives aux livres que je l'ai vu publier; tout cela, bien entendu, en marge de son journal *que je ne veux en rien rectifier, mais que je puis annoter, ayant beaucoup fréquenté l'auteur, l'ayant beaucoup aimé et lui ayant voué une admiration sans bornes.*

Les trois derniers chapitres du présent livre sont le résultat véritable de mon entreprise. Je les ai fait précéder des Débuts de Léon Bloy, *article paru du vivant de Bloy, lu et absolument approuvé par lui et de quelques pages sur le premier séjour qu'il fit en Danemark, en* 1891.

Il m'avait parlé de ce voyage d'une manière

toute particulière et comme il ne l'avait relaté nulle part, j'ai cru intéressant de le mentionner.

Tout cela ne pouvait être publié sans être accompagné d'un résumé de ce que furent l'enfance de Léon Bloy et les années qui ont précédé notre rencontre. Ceci fait la matière de l'Introduction.

Enfin, il me faut adresser à Madame Bloy mes respectueux remerciements pour tout ce qu'elle a bien voulu ajouter à mes observations, en puisant dans ses souvenirs personnels et je prie ceux qui ont répondu à mes questions concernant Léon Bloy, de croire à toute ma reconnaissance pour leur concours précieux.

R. M.

INTRODUCTION

Léon Bloy est né à Périgueux, le 11 juillet 1846. Ce que fut son enfance, lui seul aurait pu nous l'apprendre, mais c'était un sujet dont il n'entretenait pas volontiers ses amis. Il était encore tout enfant, lorsque ses parents durent s'étonner de ses violences et de ses larmes. Car il pleurait souvent de terreur à la seule idée qu'il avait des condisciples et des maîtres, de ravissement à la vue du soleil d'avril et des pommiers en fleurs et aussi sans cause, simplement parce qu'il était doué de profondeur et de mélancolie. Son père était libre-penseur. L'enfant, quoiqu'il fût d'un naturel peu sentimental, trouvait auprès de sa mère, très chrétienne, un réconfort à sa tristesse et les pratiques religieuses avaient pour lui de l'attrait.

Ce futur champion du catholicisme fut catholique dès son enfance et, si, un peu après sa vingtième année, l'admiration qu'il avait pour Barbey d'Aurevilly le fit s'éprendre davantage de piété et de prosélytisme, il n'y eut point là de conversion, mais le simple développement de principes qui avaient toujours été les siens.

« Je n'ai pas eu de succès auprès des catholiques, disait-il, parce que n'étais pas un converti ! »

Au lycée de Périgueux, ce furent d'inconcevables batailles. Léon Bloy revenait chaque jour couvert de sang, quand on ne le rapportait pas aux trois quarts assommé.

Son père, homme rigide et très épris des théories de son époque concernant l'éducation, dut le retirer dès la quatrième, se demandant avec une inquiétude grandissante ce qu'il adviendrait d'un fils auquel tout contact social semblait impossible et qui, d'ailleurs, ne faisait aucun progrès, incapable de s'assujettir à des travaux réguliers.

A dix-huit ans, Léon Bloy déclara qu'il voulait être peintre et manifesta des dons étonnants qui eussent dû être révélateurs de son génie et n'inspirèrent que la méfiance et la désolation.

La maison paternelle, appelée Le Fenétreau, était située dans un faubourg de Périgueux, le faubourg Saint-Georges, où serpente une petite rivière, l'Isle; les premiers dessins de Bloy sont la reproduction de vieux saules qui bordent l'Isle; la plupart de ces dessins sont remarquables et contiennent, très apparentes, les qualités qui seront celles de l'écrivain. Après bien des hésitations, on consentit à ce que le jeune homme entrât chez un architecte qui collaborait alors à la construction de la gare d'Austerlitz. C'était une manière de concilier la culture pratique et les goûts artistiques de Léon Bloy. On lui permit même d'entrer à l'atelier de Pils où les scènes du lycée de Périgueux faillirent se renouveler tragiquement, Bloy ayant décidé de se défendre des *brimeurs* un couteau à la main.

Au bout d'un an, il avait quitté le bureau de l'architecte et l'atelier du peintre. Il entra alors chez un avoué.

Il s'ennuyait, ne se laissait séduire par aucune des distractions parisiennes, profitait d'une forte réduction accordée par la Compagnie d'Orléans à ses employés pour aller à Périgueux tous les dimanches, embrasser ses parents, s'imposant deux nuits de trajet en chemin de fer.

Ses idées étaient souvent en contradiction avec celles de son père. Cet homme méticuleux ne lui ménageait pas les conseils. Il lui écrivait, à la date du 20 juin 1864, la lettre suivante. On y devinera aisément l'esprit tatillon dont Bloy, artiste sans nuances, ne pouvait guère s'accommoder :

Mon cher Léon,

Je ne veux pas tarder à répondre à ta lettre.

Nous attendions de tes nouvelles avec une impatience dont tu ne peux te faire une idée exacte. M. P... m'a bien dit qu'il t'avait vu deux fois, mais cela ne nous avançait guère.

Je suis bien heureux de tes bons rapports avec M. Leroux. Ils deviendront meilleurs encore lorsque tu feras mieux que tu ne peux faire. N'oublie donc aucune de ses recommandations, écris-les même, fais attention à ce qui se passe autour de toi et fais-en ton profit; sois complaisant, attentionné pour tous ceux qui travaillent avec toi.

S'ils sont gais et te raillent, ris plus fort qu'eux, mais ne riposte qu'à armes courtoises. S'il y en a quelqu'un qui te soit peu sympathique, assure-toi si tu n'as pas quelque tort, même involontaire, si cet éloignement est motivé. Borne-toi à être réservé avec lui, dans tes complaisances, mais reste toujours poli à son égard. Tu mettras ainsi tout le monde de ton côté et le plus souvent

même, ce petit ennui reviendra à résipiscence. Tu tiens ton journal, sans doute. Tiens-moi au courant de tes progrès de toute nature et dis-moi même les éloges et les réprimandes qui te sont faits. Ma parfaite connaissance d'un détail facilitera les observations que je pourrai te faire et mes conseils sur ce que tu as à faire pour te perfectionner.

Je n'ai pas le temps d'écrire à Mme L..., dont je désire que tu sois connu, mais au premier loisir, j'écrirai à cette bonne et excellente dame dont tu te souviens, je pense.

Il n'y a rien de nouveau dans ma position. Je viens de voir M. Krantz qui te blâme de ne l'avoir pas abordé. Ta mère est ici et toujours souffrante. Je n'ai pas encore reçu des nouvelles de Paul. Je pense que tu lui as écrit. Georges croit toujours qu'il entrera à l'école d'Angers. Ta tante, Marc, Henri, Jules sont tels que tu les as quittés.

Dis-moi comment est divisé ton temps à l'école, ce que tu y fais, avec détails. Dis-moi ce que tu fais au bureau, les difficultés que tu as rencontrées.... etc.

Tu as à t'occuper prochainement de ton mobilier. Songes-y à l'avance et prends le plus vite possible possession de ton logement. Achète d'abord et par ordre l'indispensable et, une fois installé, complète-le suivant le nécessaire, puis le confort qui est nécessaire aussi pour qu'on puisse aimer le nid qu'on a choisi.

Adieu, mon cher enfant, je m'arrête car ta mère s'est réservé une demi-feuille. Souhaite le bonjour de ma part à M. Renaud et si, comme je le pense, tu fais bientôt une visite à Mme Renaud, présente-lui mes respects.

Un mot encore, lorsque tu fais une visite, étudie-toi un peu sur ce que tu dois dire, dis-le simplement et reste peu; à Paris, la vie est fort employée et ceux qui sont longs sont ennuyeux.

Ton ami et père, ...

BLOY.

A Paris, Léon Bloy s'était lié avec Georges Landry dont il partageait la chambre, rue Rousselet. Un libraire, auquel Léon Bloy avait affaire, lui fit remarquer Barbey d'Aurevilly qu'il ignorait et dont, par conséquent, il ne se savait pas le voisin.

C'est alors que Léon Bloy écrivit un article qu'il résolut de soumettre au maître.

Celui-ci accueillit le débutant avec son habituelle bonhomie et ce fut le commencement d'une amitié qui ne finira qu'avec la mort de Barbey.

En 1870, Léon Bloy s'engage dans le corps franc de Cathelineau.

Voici une lettre que lui écrivait alors sa mère, lettre aussi différente que possible de celle du père citée plus haut. Elle complètera les indications sur les origines et la jeunesse de Léon Bloy:

24 octobre 1870.

Mon cher Léon,

Je m'empresse de t'écrire, je voudrais que tu reçusses encore quelques lignes de moi, car j'ai besoin de te dire tous les vœux de mon pauvre cœur et toutes les supplications qu'il adressera au Ciel pour que tu me reviennes. Ah! cher enfant, je veux aussi te bénir au moment où tu vas être exposé au danger; la bénédiction d'une pauvre mère est toujours suivie de celle de Dieu même; reçois-la donc, cette bénédiction. Que

Dieu sans cesse te couvre de sa protection, que la Sainte Vierge, notre bonne Mère, et tous les saints anges t'accompagnent et veillent sur toi. Mon cœur suit ma bénédiction, il me semble qu'il s'en va avec elle, mon pauvre enfant, je t'embrasse, puisse n'être point pour la dernière fois!

Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne!

Tu seras, je n'en doute pas, digne du choix qui est tombé sur toi de marcher en avant. Je suis aussi contente que toi que vous suiviez Cathelineau.

Adieu, mon cher fils, si nous ne devions plus nous revoir sur cette terre, nous nous rejoindrons bientôt là-Haut.

Ta mère,

M. Bloy.

Post-scriptum (de la main du père) :

Quoi qu'il puisse arriver, fais ton devoir et sois béni.

Bloy.

Avec ses souvenirs de la guerre, Léon Bloy écrira un de ses chefs-d'œuvre : *Sueur de Sang.*

Il supporta, du reste, mieux que qui que ce fût, les fatigues de la campagne. Lorsqu'il me parlait, plus tard, de la force prodigieuse qu'on lui attribuait, il me disait : « C'est une légende, pour ne pas dire une plaisanterie ; mais j'ai été un marcheur infatigable. Pendant la retraite du Mans, j'ai porté un camarade qui ne pouvait plus se tenir debout. Et j'avais, en plus de cet avantage, cet autre de posséder un estomac exceptionnel. Je restais un jour entier sans manger et le lendemain je pouvais m'offrir un repas somptueux sans en être incommodé. »

Après la guerre, Bloy revient habiter la rue Rousselet et reprend, auprès de son vieux maître, les fonctions de correcteur d'épreuves qu'il partageait avec M. Landry. En 1874, il publia deux articles à l'*Univers* et tout aussitôt Barbey d'Aurevilly, pressentant l'artiste, encourage Léon Bloy, le stimule.

Bloy est tout étonné. Habitué depuis son jeune âge à douter de soi, il ne peut se décider, malgré sa confiance dans le jugement de Barbey, à entreprendre un ouvrage de longue haleine.

En 1877, il écrit *La Chevalière de la Mort,* quelques pages qu'il avoue imitées de Carlyle et qu'il n'osera publier qu'en 1891, dans une petite revue, à Gand.

Il connaît alors tous les écrivains qui fréquentent chez Barbey d'Aurevilly et très particulièrement Féval et Hello qui l'aiment et apprécient à leur valeur ses moindres essais.

Pourtant, ils ne savent rien de sa vraie vie, de l'existence exclusivement contemplative qu'il vécut de 1878 à 1882. Il faut, pour la deviner, lire *Le Désespéré* et faire la part de l'invention à côté de celle de l'autobiographie.

Si les amis de Léon Bloy, en 1878, ne surent jamais rien de cette histoire, ceux d'hier ne sont guère plus éclairés. Léon Bloy n'eût pas aimé qu'on en parlât et c'est un sujet que j'ai constamment évité d'aborder avec lui.

En 1882, il se met résolument au travail. Sa confiance, toutefois, n'est pas absolue, car il ne fait que marcher dans le sillage du comte Roselly de Lorgues en publiant *Le Révélateur du globe,* ouvrage d'exégèse pour lequel Barbey d'Aurevilly écrit une préface.

La même année, Bloy devient, au *Chat Noir,*

le collaborateur de Salis et d'Emile Goudeau et, en quelques semaines, il est célèbre, au moins dans le monde littéraire parisien.

Ce fut alors pour lui le commencement des tourments et des tribulations qui ont engendré cette amertume particulière qui le fit déclarer inacceptable par ses confrères.

Quelle fut l'essence même de cette douleur, de ce tourment qui, jusqu'à ses dernières années, le tortura ?

J'ai sous les yeux un exemplaire du *Désespéré* orné de cette dédicace :

Le pire tourment humain, c'est la soif de la Grandeur et de la Beauté, et il y a de pauvres poètes qui souffrent de cette soif autant que peuvent souffrir les Anges coupables...

Ah! ce n'est pas le mépris du monde qui les torture, c'est l'exil de la maison paternelle et la nécessité pour ces malheureux de garder les cochons infâmes dont ils sont réduits à envier la nourriture.

L'auteur du Désespéré *a connu cette excessive infortune et il la connaîtra sans doute jusqu'à sa dernière heure. C'est pour cela qu'il mendie la pitié des cœurs sur les grandes routes et au coin des bois, — étant d'ailleurs toujours armé jusqu'aux dents.*

On pourrait attribuer cette pensée à Baudelaire, à l'exception des derniers mots qui la modifient singulièrement.

La douleur faite des laideurs coudoyées et des médiocrités impossibles à fuir est à la base des souffrances de Léon Bloy. C'est la douleur commune à tous les poètes.

Mais, sa naïveté lui ayant fait un instant

supposer que les milieux intellectuels pourraient fournir, sinon à son âme, du moins à son esprit, une sorte de refuge ou de délassement, il y entra hardiment pour s'enfuir tout aussitôt non sans avoir laissé paraître un mépris que beaucoup ne lui ont jamais pardonné.

Dès lors, il a des ennemis, la dernière phrase de la dédicace citée plus haut s'explique, il croit à la nécessiué de se forger des armes offensives et défensives. Le pamphlet devient pour Léon Bloy la seule forme sous laquelle se puisse concevoir le journalisme.

Il y montre des qualités inconnues avant lui, une verve d'une incomparable puissance, une manière de rapetisser l'adversaire lequel apparaît incapable d'une réplique, situé désormais dans une posture ridicule et dangereuse.

L'ensemble de ces articles, parus presque tous au *Chat Noir,* forme deux volumes: *Les Propos d'un entrepreneur de démolitions,* et *Belluaires et Porchers,* auxquels il faut ajouter une petite revue, *Le Pal,* qui n'eut que quatre numéros (1885).

Le premier des deux volumes fut publié en 1884, immédiatement après *Le Révélateur du Globe,* et le second beaucoup plus tard, en 1905.

L'auteur était, à l'époque de ses premiers livres, admiré de quelques lettrés seulement, mais admiré avec passion. Il se dit que le pamphlet lui avait en partie réussi et qu'avec un redoublement de force et d'énergie il atteindrait peut-être à un succès moins restreint. Et il introduisit le pamphlet dans le roman avec *Le Désespéré.*

Ce livre, dans dix ans, ne paraîtra sans doute pas aussi terrible qu'il nous paraît aujourd'hui et surtout qu'il parut à ses premiers lecteurs:

« Ce n'est, m'a dit Léon Bloy, qu'un paquet de broussailles enflammées. »

Quoi qu'il en soit, *Le Désespéré* est encore le plus connu des livres de l'auteur, qui s'y montra pour la première fois avec ses qualités particulières d'écrivain catholique.

C'est avec cette autobiographie qu'il commence, selon sa parole, *à jouer de son âme comme d'un violon surnaturel et jamais on n'avait entendu musique aussi douloureuse.*

A la souffrance du poète va s'ajouter une autre souffrance. Léon Bloy ne voit plus que les âmes : son âme et les âmes des autres hommes. Sa colère devient, selon sa propre expression, l'effervescence de sa pitié et il va manifester par des livres qui seront des actes ce qu'il sait être sa mission.

Dans une lettre inédite, écrite il y a six ans, je copie ceci :

On t'a sans doute parlé de la Communion des Saints, mais sans t'expliquer qu'appartenant à Jésus-Christ comme un membre essentiel de son Corps divin, étant dès lors non seulement participant mais identifié, c'est-à-dire Dieu lui-même en cette manière et Dieu rédempteur, il y a des créatures humaines en nombre inconnu qui dépendent de toi, devant être secourues et sauvées par toi.

La Communion des Saints, antidote ou contrepartie de la Dispersion de Babel, atteste une solidarité humaine si divine, si merveilleuse, qu'il est impossible à un être humain de ne pas répondre de tous les autres, en quelque temps qu'ils vivent, qu'ils aient vécu ou qu'ils aient à vivre...

A ceux qui passent dans la vie, satisfaits et la conscience vacante, il crie :

Misérable, ne sais-tu pas que tu as une âme immortelle, et que cette âme même contient un abîme de mystère!

Chacun a son gouffre qu'il ignore, qu'il ne peut pas connaître (1)...

Le désir d'atteindre les âmes avec ses livres devint pour Léon Bloy comme le but unique de sa vocation. Dans *la Femme pauvre,* parue en 1897, il se montra artiste génial et alla jusqu'à écrire :

... Je ne suis pas un artiste... Je suis pèlerin du Saint Tombeau. — Les cieux inimaginables n'ont pas d'autre emploi que de marquer la place d'une vieille pierre où Jésus a dormi trois jours.

Né pour ma désolation indicible dans un fantôme de siècle où cette notion rudimentaire est totalement oubliée, pouvais-je mieux faire que de ramasser le bâton des vieux voyageurs qui crurent à l'accomplissement de la Parole de Dieu (2) ?

Les gens du siècle n'entendirent pas le vociférateur qui redoubla de violence.

Voulant briser toutes les idoles, il attaqua toutes les réputations. On se vengea de lui en continuant de l'affamer : il devint pauvre.

A partir de ce moment, la comparaison avec les autres poètes, avec Baudelaire, par exemple, n'est plus possible.

Léon Bloy est un dandy à rebours qui se

(1) Lettre inédite.
(2) *La Femme pauvre,* p. 225.

glorifie de ses habits en guenille. Il connaît la volupté de la sonffrance acceptée pour l'amour de Dieu : « Tout ce qui arrive est adorable, écrit-il, et je suis brûlé de larmes ! »

Il est décidément déclaré impossible, incompréhensible et de plus il insulte de son attitude non seulement les indifférents ou les triomphateurs, mais leur seul et véritable dieu, la richesse.

On le détesta.

La pauvreté devint pour Léon Bloy la misère, une misère affreuse qui le força à mendier.

Son *Journal,* qui comprend sept volumes, est fait de l'histoire de ses tribulations infinies. Dans ses notes au jour le jour, l'écrivain ne perd rien de ses qualités. Chose curieuse, ce seront ces pages avec lesquelles le gros public viendra à lui, celles qui lui ont procuré les quelques milliers de lecteurs qu'il avait depuis dix ans.

Car il faut le dire, si sa misère fut réelle, sa déréliction ne fut pas absolue. Aux cris qu'il poussa devant la foule, quelques êtres s'arrêtèrent pour l'écouter.

En 1890, il avait épousé la fille du poète danois Christian Molbech et non seulement cette chrétienne admirable sut partager et atténuer ses souffrances, mais elle comprit l'œuvre de Léon Bloy et donna à celui-ci cette admiration exclusive et exempte de restrictions dont il avait soif.

Aux quelques fidèles qui vinrent se joindre à sa femme et à ses filles pour mettre leur âme à l'ombre de son âme, Léon Bloy parla plus particulièrement du mystère :

Pénétré, hanté, possédé de la certitude que tout est mystérieux, hommes et choses, parce que

symboliste et figuratif, j'ai voulu montrer partout le mystère toujours évident pour moi et le faire sentir avec une violence extrême, jusqu'à produire la constriction ou la dilatation des cœurs... (1).

Le salut par les Juifs, et, plus tard, *Le sang du Pauvre, L'âme de Napoléon, Jeanne d'Arc et l'Allemagne, Méditations d'un solitaire en* 1916, et *Dans les ténèbres,* celui-ci, hélas! inachevé, sont le résultat de cet énorme effort d'exégèse.

Certains lui ont reproché maladroitement de parler de ces choses en ignorant de la théologie, oubliant que Léon Bloy n'eut jamais la prétention de se poser en théologien. Il savait surtout ce qui ne s'apprend pas, ce qui manque si complètement à beaucoup de théologiens :

Je sais, a-t-il dit, que je suis un clairvoyant dans les plus épaisses ténèbres et un aveugle dans les éblouissements de la lumière....

Admirons tout au moins la langue extraordinaire qu'il sut se créer pour traiter ces sujets extraordinaires qui lui devenaient de plus en plus familiers, à mesure que s'accumulaient sur sa tête toutes les causes de détresse.

Le monde visible lui apparut hideux et enténébré, le monde invisible plein de beauté et de clarté.

Mme J. Termier-Boussac a magnifiquement rendu cette face saisissante du génie de Léon Bloy et je ne puis m'empêcher de citer cet exemple de la sensibilité d'un poète pénétrée par un autre poète :

(1) Lettre inédite.

On avait des idées, des notions qu'on croyait claires; on avait équilibré pour soi, tant bien que mal, une métaphysique, harmonisant l'univers à sa façon, situant chaque chose à sa place et parquant délibérément l'Inconnaissable pour n'en être plus inquiété. Les moins dogmatiques et les plus profonds d'entre nous sont ainsi et transportent dans leur esprit d'analogues constructions puériles.

Léon Bloy saccage cette ordonnance et ces prétendues clartés. C'est un des traits les plus remarquables de son génie que cette puissance d'enrichir le mystère, d'illimiter aussitôt les sujets qu'il traite. Il dresse devant nos yeux sa propre aperception du monde, non plus précise et linéaire, mais chaotique et bouleversée, fissurée de gouffres nouveaux inimaginés jusqu'alors.

A considérer ainsi l'œuvre de Léon Bloy, nous voici loin, bien loin du pamphlétaire, dénomination qui finissait par l'agacer :

Ah! je suis autre chose, pourtant, disait-il, et quand je le fus, c'était par indignation et par amour et mes cris je les poussais dans mon désespoir sur mon idéal saccagé...

Il ne faudrait pas croire, en effet, que Léon Bloy ne se sentait à l'aise qu'en vociférant des violences. Personne, au contraire, ne posséda une plus grande variété de tons. Il savait être doux et faire sa douceur persuasive, caressante et enveloppante, comme il fallait.

Artiste, il ne fut pas une force irréductible allant en tous sens, à la recherche de n'importe quoi ; il sut tempérer son expression, mettre sa

plume au diapason de cet instrument surnaturel qu'était son âme.

Il ne perdait la mesure qu'en face d'une œuvre mal exprimée et, pour cela, ne fut pas toujours un critique exact.

On sait le mot d'Ernest Hello : « Présentez à l'homme médiocre ses propres idées exprimées avec splendeur, il ne les reconnaîtra pas !... »

Léon Bloy subissait, pour la raison contraire, une impression analogue. Homme de génie, vous pouviez lui présenter ses propres idées dépourvues de splendeur, il ne les reconnaissait plus et jamais son jugement ne se faisait plus acerbe que devant une phrase ridicule ou sans clarté.

C'est qu'il attachait à la forme l'importance qu'elle mérite.

Il savait qu'on ne persuade pas avec des raisonnements, mais avec de la beauté. Son écriture, qui ressemblait à un dessin vigoureux et parachevé, montrant qu'il avait été enlumineur, est indicatrice de ce désir constant qui le tourmentait d'être lumineux dans ses moindres productions.

Le point culminant de son génie est au centre même de son œuvre : *Le Salut par les Juifs* (1892), *La femme pauvre* (1897), *Sueur de Sang* (1893) et *Le Mendiant ingrat* (1898) sont les livres dont je conseillerais plutôt la lecture à quelqu'un voulant prendre contact avec Léon Bloy.

L'Exégèse des Lieux Communs, commencé en 1899 et publié en 1902, est un chef-d'œuvre incompris.

Que l'auteur, à côté de pages merveilleusement réussies, ait cru devoir ajouter quelques contes que l'on pourra trouver un peu lourds, je l'admettrai volontiers. Mais le volume, je parle

de la première série (1), n'en reste pas moins un modèle de difficulté vaincue.

Baudelaire avait entrevu le moyen littéraire d'exprimer son dégoût de l'époque où il vivait.

Flaubert indiqua même un plan vague d'un livre tel qu'une fois qu'on *l'aurait lu on n'osât plus parler de peur de dire naturellement une phrase qui s'y trouve* (2).

Tous les deux devinèrent l'originalité d'un pareil travail, sans s'illusionner sur la difficulté qu'il y aurait à l'entreprendre.

Léon Bloy a déployé là une verve digne des plus grands ironistes jointe à une sûreté dans la psychologie qu'ils ont rarement atteinte.

Comme pour toutes les œuvres dont l'originalité est la première qualité, il faut remonter très loin dans l'histoire des littératures pour trouver une comparaison possible. En procédant ainsi, le livre de Léon Bloy m'a toujours fait penser aux comédies d'Aristophane qui répète aussi fréquemment *dèmos* que l'auteur de l'*Exégèse des Lieux communs* a écrit *le bourgeois*.

Bien entendu, dans l'Exégèse, il y a autre chose, puisque c'est une œuvre chrétienne et en réalité, de l'avis de Léon Bloy lui-même, une œuvre plus douloureuse qu'elle n'en a l'air.

J'ai nommé *Sueur de Sang* parmi les quatre meilleurs ouvrages de l'auteur. Cette réunion de trente contes, tous parus au *Gil Blas* et écrits avec des souvenirs de la guerre de 70 à laquelle Bloy participa, comme je l'ai dit plus haut, constitue une véritable prophétie. Bloy a vu les

(1) Une deuxième série parut en 1913.

(2) Edouard Maynial : *La jeunesse de Flaubert*. Mercure de France.

Allemands tels qu'ils étaient et tels qu'ils sont, abjects et épouvantables. Pourquoi ce volume, réimprimé récemment, n'est-il pas dans toutes les mains françaises ?

Je parlerai plus loin des livres écrits depuis notre rencontre en 1901.

A cette époque, avait déjà paru le meilleur de cette œuvre énorme, variée, pittoresque, pleine de cris de révolte ou d'enthousiasme, faite d'ingénuité et de profondeur, inspirée par la souffrance et pourtant saine d'un inaltérable et sublime optimisme.

On l'a déclarée inclassable. Au seul point de vue littéraire, il n'est pourtant pas impossible de la situer.

Léon Bloy, en effet, appartient à la génération qui suivit immédiatement le romantisme et il est lui-même un romantique comme le sont tous les écrivains ayant, à la même époque, une certaine valeur. Il est romantique comme le furent Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, puis Villiers.

Il a, comme eux, la recherche constante des images et, Remy de Gourmont l'a remarqué il y a longtemps (1), personne n'en a trouvé aussi abondamment que lui.

Quand la poésie devint toute intérieure et que s'éteignit le lyrisme, on n'admit pas que l'on pût dire, comme il a fait dans *Le Fils de Louis XVI : Les yeux bleus de la monarchie française.*

En revanche, J.-K. Huysmans, à la recherche d'épithètes *californiennes,* frémissait de joie devant cette phrase écrite par Bloy, à propos *d'A rebours:*

(1) *Le Livre des Masques:* Léon Bloy.

« ... *Son expression, toujours armée et jetant le défi ne supporte jamais de contrainte, pas même celle de l'Image qu'elle outrage à la moindre velléité de tyrannie et qu'elle traîne continuellement par les cheveux ou par les pieds, dans l'escalier vermoulu de la Syntaxe épouvantée.*

On dit que Huymans, plusieurs heures après avoir lu cette phrase, s'en allait répétant : « ... l'escalier ver-mou-lu de la syntaxe épou-van-tée... »

Dans les livres de début de Léon Bloy, les quelques défauts de goût que l'on rencontre, et qu'il a d'ailleurs sentis, sont des défauts romantiques ; il y a au commencement du *Désespéré* toute une histoire d'enfant perdu et aussi l'épisode de Véronique se faisant arracher les dents, purement mélodramatiques. Enfin certaines *Histoires désobligeantes* sont également entachées d'inventions à effet que la beauté du langage rend d'autant plus apparentes.

L'auteur sut se défaire vite et complètement de ces abus romantiques. On n'en trouve plus dans *La Femme pauvre* que Léon Bloy jugeait avec raison comme étant bien supérieur aux deux livres précédemment nommés.

Il aimait le lyrisme pourvu que le sujet du poème ne fût point sentimental. Des poètes qu'il avait lus je ne lui ai jamais entendu citer que Baudelaire et Hugo.

Il méprisait profondément Alfred de Musset.

Un jour que je lui disais de s'entraîner par la pensée, avant qu'il partît pour un voyage qui lui semblait devoir être extrêmement pénible, il se mit à dire, très doucement :

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde.
C'est pour assouvir
Mon *moindre désir.*

Et il ajouta : « C'est très beau... »

On ignore généralement qu'il avait lu presque tout Léon Gozlan. Il l'avait même relu en manière de récréation. Les titres seuls de ce romancier suffisaient à le mettre en joie. A des gens graves qui lui parlaient de livres non moins graves, il disait : « Je parie que vous ne connaissez pas *Le Vampire du Val-de-Grâce?..* »

Mais ses livres préférés, ceux pour lesquels son admiration ne s'est jamais démentie, étaient *L'Ensorcelée, L'Eve future, Tribulat Bonhomet* et des contes tels que *L'Intersigne* ou *Akédysséril* dont la perfection l'enchantait.

Cette petite énumération suffira pour montrer les goûts romantiques de Léon Bloy. Ce genre n'était pas le seul qu'il fréquentait. Il lisait souvent *la Bible* et toujours en latin. Et aussi Juvénal ; et les œuvres de la bienheureuse Catherine Emerick, la vie de la même Catherine Emerick, *le voyage en Tartarie* de M. Huc..., etc...

Le latin mystique lui plaisait de toutes les façons et il a écrit à propos du livre de Remy de Gourmont un article enthousiaste.

De tout ce qu'on a publié sur lui, Léon Bloy, il plaçait au premier rang les quelques pages si fines et si éloquentes que Mme Rachilde a consacrées (1) au premier volume de son *Journal.*

(1) *Mercure de France,* Juin 1898.

« Rien, m'a-t-il dit souvent, ne me fut plus utile. » C'est peut-être, en effet, grâce à ce noble hommage que le public s'éprit d'une façon particulière du *Journal* de Léon Bloy.

Depuis sa mort, on a mis son nom à côté de ceux de Villiers, de l'Isle-Adam et de Barbey d'Aurevilly, lui assignant une place à peu près équivalente à celle de ces deux grands génies.

Mais pour que Léon Bloy ait sa vraie place, il faudra attendre encore. Il faudra attendre que le côté éternel de l'œuvre l'ait emporté sur l'histoire des réalités d'un jour.

Les hommes de notre temps sont trop esclaves de leurs partis pris et de leurs préjugés pour ne pas confondre avec intransigeance ce qui ne fut qu'excès d'individualisme.

Jamais les catholiques modernes, à de très rares exceptions près, n'admettront que l'amour de Dieu ait pu dicter à Léon Bloy des remontrances à son curé et il n'est pas de libre-penseur qui s'arrangera d'un artiste qui communiait chaque jour.

Les uns et les autres n'aiment pas la naïveté, les saintes colères, les prophéties, les extases et, en général, tout ce qui est en dehors de la vie pratique.

Reste le pamphlétaire que l'on comprend mieux, mais qu'on ne comprend qu'en affublant son caractère de tout un faisceau d'impardonnables défauts.

N'ayant fréquenté Léon Bloy que depuis vingt ans, je ne saurais dire si, antérieurement, il se rendit aussi difficilement supportable que certains l'ont raconté.

A mon tour, je puis proclamer, sans crainte d'être démenti par les amis qu'il avait, que

jamais homme ne fut plus affectueux et plus tendre.

Dans les moments très pénibles qu'il a traversés, il suffisait vraiment de peu de chose pour le consoler et l'apaiser.

A ses heures de tranquillité, il était plutôt gai et sa conversation faite aussi souvent de plaisanteries que de mots profonds.

Très généreux, il arriva que ce mendiant sut se priver de sommes énormes, relativement à ce qu'il possédait au moment où il les donnait.

Exempt de préjugés, indulgent même, il recevait très simplement, attentif à ne point contrister son interlocuteur. Il fallait, pour que le Léon Bloy violent éclatât, qu'il eût vraiment affaire à un importun.

Longtemps méconnu, il arrivait, depuis quelques années, qu'on parlât de lui élogieusement. On le réimprimait, on collectionnait ses livres, on les recherchait en éditions originales. Ses ennemis s'inclinaient devant la puissance de son génie, s'inquiétant de ce qu'il publiait. Le succès, sans lui être très profitable matériellement, diminua l'amertume de ses dernières années.

Jusque-là, il avait supporté les ennuis, les soucis, les injures même avec amertume mais avec patience et avec un courage qui n'indiquait en rien un caractère sévère et renfrogné. Il a dit de lui-même avec raison que le propre de sa nature était la tendresse et la contemplation. Je suis tenté d'ajouter : Et la bonne humeur !

LES DÉBUTS DE LÉON BLOY

La beauté de l'œuvre de Léon Bloy consiste en ce qu'elle dut s'accomplir dans la souffrance et l'abandon.

Cela, on l'a répété souvent : il s'est trouvé de par le monde quelques esprits assez forts pour l'avoir compris et assez audacieux pour crier ce qu'ils avaient vu.

Il me semble cependant qu'on n'a pas assez remarqué quelque chose de plus étonnant encore que la constance dans la lutte et l'acceptation de la souffrance, c'est la Paix, la Paix profonde au milieu de laquelle s'accomplirent tous les prodiges de cette existence.

Quand Léon Bloy rencontrait un souffrant ou un abandonné, il lui disait : « Suivez-moi, avec moi vous n'avez rien à craindre. »

Cette Paix, que l'on devine à toutes les pages de son journal, que l'on sent toujours présente, qui crée à côté des pires détresses une inaltérable bonne humeur, et parallèlement aux plus violents

pamphlets une manière, combien française, de traduire les sentiments les plus affectueux et les plus tendres, cette Paix ne fut donnée à Léon Bloy, homme de bonne volonté qu'après des années de tribulations et d'efforts.

Aussi, après avoir iu le dernier volume du journal de Léon Bloy, en songeant à ce que l'on appelle de nos jours la vie littéraire, à l'étonnante prostitution des talents, à l'incroyable cuisine du journalisme, de la critique et du roman contemporains, on se demande avec curiosité ce que durent être les années de début de ce génial artiste, on souhaite même un autre volume, un prologue au *Mendiant ingrat* où seraient racontés ses premiers essais.

Voici pourtant, à défaut d'un livre, un chapitre intéressant de la vie de Léon Bloy. On y verra que son génie d'écrivain fut prophétisé à une époque où il ne se souciait guère de publier des livres.

Je suis entré dans la vie littéraire à trente-huit ans — a-t-il écrit (1) *— après une jeunesse effrayante et à la suite d'une catastrophe indicible qui m'avait précipité d'une existence exclusivement contemplative. J'y suis entré comme un élu disgracié entrerait dans un enfer de boue et de ténèbres, flagellé par le chérubin d'une nécessité implacable:* Angelus Domini coarctans me. *A la vue de mes hideux compagnons nouveaux, l'horreur m'est sortie par tous les pores. Comment se pourrait-il que mes tentatives littéraires eussent été autre chose que des sanglots ou des hurlements?*

(1) *Mon Journal*, p. 61. — Lettre à O. Mirbeau.

L'existence exclusivement contemplative dont parle Léon Bloy dura exactement de 1878 à 1882 et ceux qui connurent bien Léon Bloy savent que son vrai fond, c'était la tendresse et la contemplation. Ainsi, en 1879, il se souciait peu d'être ceci ou cela en dehors de sa vie contemplative et n'espérait ni ne désirait être compris.

Paul Féval, Ernest Hello, ses amis d'alors, ignoraient tout de cette existence lumineuse.

Barbey d'Aurevilly lui-même ne la devina pas.

Dès 1874, l'auteur de *l'Ensorcelée* avait pressenti l'artiste :

« Si vous ne vous mettez pas à la besogne, je me brouille avec vous », lui écrivait-il... et il avait cent fois raison de stimuler Léon Bloy, qui avait une confiance illimitée dans le jugement de Barbey d'Aurevilly et n'avait aucune confiance en lui-même.

La Chevalière de la Mort, écrite en 1877 (2), ne fut même pas considérée par son auteur comme une expérience concluante ; ce ne fut que beaucoup plus tard — en 1884, — au *Chat Noir,* que Léon Bloy commença à se croire écrivain.

En 1879, il habitait rue Rousselet, dans le voisinage de Barbey d'Aurevilly, une petite chambre carrelée, tout à fait dénuée, où il n'y avait même pas de lit.

Léon Bloy étendait sur les briques une vieille courte-pointe mangée des vers et d'une minceur inouïe. Il était sans feu, même pendant l'effrayant hiver de 79 à 80. A cette époque de misère, il

(2) Parue en 1891 à Gand. — Tirage à 100 exemplaires rarissimes, réimprimée au *Mercure de France* en 1896.

portait invariablement des habits d'hiver en été et des habits d'été en hiver.

Paul Féval vint quelquefois du fond de Montmartre jusqu'à la rue Rousselet, apportant quelques secours; il chérissait Léon Bloy.

Ils s'étaient connus au début de cette année 1879, à l'occasion d'un article que Léon Bloy avait été lire à Féval, lequel avait été très étonné par l'article et très impressionné par le visiteur.

Cet article était une réponse véhémente de Léon Bloy à une critique injurieuse de Pontmartin parue à l'occasion du livre de Féval, *la Première Communion,* épisode des *Etapes d'une conversion.*

Cette réponse énergique ne pouvait plaire entièrement à Féval, qui était devenu un chrétien fort touchant, mais n'ayant pas la largeur d'esprit nécessaire pour comprendre des catholiques de l'envergure de Bloy ou de Hello, dont l'œuvre resta toujours lettre morte pour le bon Féval.

Celui-ci, au lendemain de la lecture du fameux article, écrivait à Barbey d'Aurevilly:

En ce qui me regarde, l'article étonnamment beau ne me plaît pas, vous devinez bien pourquoi, mais c'est un chrétien du plus éloquent catholicisme et précisément de cette éloquence supérieure qui ferme systématiquement toutes les portes.

Et quelle fut la stupéfaction de Féval lorsqu'il entendit Hello s'écrier: « Nous périrons tous, Bloy seul restera! »

Léon Bloy n'ayant encore rien fait d'important, le mot d'Ernest Hello ressemblait fort à une prophétie inintelligible pour Féval, qui ne

voyait en Hello que le ridicule malheureusement trop certain de son aspect.

« Ses cheveux pleureurs, écrivait Féval parlant d'Hello, me restent comme dans de la soupe faite avec sa gloire sanglotée... »

Quant à Barbey d'Aurevilly, il ne cessait ses exhortations que pour les remplacer par des conseils :

« Il ne faut pas tant lire ses analogues, écrivait-il (1), il faut lire ses différents. Lisez Voltaire, lisez les légers... »

Malgré sa confiance en Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy ne devait jamais suivre ce conseil de lire Voltaire, qui lui paraissait et lui parut toujours passablement lourd.

Mais revenons à cette année 1879, où Barbey d'Aurevilly entreprit de faire connaître Bloy à son ami de Saint-Sauveur, l'abbé Anger. Il lui communiqua un ou plusieurs numéros du *Foyer,* petite revue hebdomadaire et vertueuse dont le rédacteur en chef était Charles Buet, publiciste de quelque talent, mêlé de temps à autre au groupe littéraire dont il s'agit ici.

Léon Bloy avait publié plusieurs articles au *Foyer*. Celui communiqué par Barbey à l'abbé Anger est intitulé *la Maison-Dieu,* et se compose de deux chapitres assez copieux sur la Trappe. Ils furent utilisés, huit ans plus tard, dans *Le Désespéré*.

L'Abbé Anger écrivit tout aussitôt à Barbey d'Aurevilly :

(1) Lettres à Léon Bloy, 1 v., *Mercure de France.*

4 février 1879.

Très cher Maître,

Je tiens le Foyer *sous mes griffes et sous mes yeux de lynx, tout est lu, dévoré à belles dents et sur le coup. Comme à Domfront, ville de malheur, aussitôt arrivé, aussitôt pendu. Justement, c'est l'heureux pays de dom M. ministre, quoique noble. Il fait honte à la caste.*

... Léon Bloy est selon moi un lion littéraire, un écrivain de race, un homme de votre dynastie, de votre sang. Il a vraiment toutes les allures du génie: toujours au fond des choses et revenant à la surface, plein d'éclairs, de couleurs, de jaillissements qui s'épandent à la fin de ses périodes comme le bouquet attendu, pressenti, d'un feu d'artifice. Il a une force, une vue des choses, une langue à lui. A coup sûr celui-là est de votre école et de votre haute lignée. Oui, tenez, vous lui avez insufflé votre esprit, votre je ne sais quoi qu'il a fait sien comme sait faire tout homme de génie. A côté de vous, vieux lion de l'Atlas, Bloy n'est encore qu'un lionceau, sed crescit in leonem mirœ tuœ magnitudinis! *Rien ne lui manque du côté de l'outillage de la Raison, il a la tarière qui creuse le puits artésien de la vérité.*

Il a le dessin juste, net, accusé, et qu'on distingue parfaitement sous le coloris, l'estompe et les hachures de l'imagination. Et ce cœur facile à l'émotion, a la chaleur électrique qui amène toujours le soir l'éclair et le tonnerre lentement forgé sous le feu du soleil de midi.

Je ne parle pas de ses sentiments de sainteté qui sont comme l'atmosphère de ses lettres.

On voit bien qu'il est frappé, qu'il a le mal

du pays d'outre-tombe et qu'il commence à souffrir dans notre terre des morts.

Cette harmonie complète de l'âme est rare, très rare: le génie et la sainteté dans le même.

C'est vous qui, avec vos foudres, l'avez renversé sur son chemin de Damas. Quel mérite, quelle puissance pour terrasser de tels hommes et pour se les attacher comme des lions domptés!

Adieu! illustre Dompteur. Dormez tranquille sur votre lit de gloire. Après de telles conquêtes, Dieu doit être content de vous. Demandez-lui la force, au Dieu des Forts, au nom des marquants exploits que vous faites à son profit. C'est le premier de tous les services que vous puissiez Lui rendre et comme Il est Roi équitable et parfait appréciateur des services rendus, Il ne peut que faire droit à votre requête que, du reste, Il commande à tout homme de Lui faire.

Ne soyez pas longtemps sans m'envoyer quelque chose, mon gouffre est ouvert et aspire à la proie comme le Maëlstrom de Norvège.

Mille fois merci.

ANGER.

Et quelques jours après, il écrivait à Léon Bloy lui-même :

25 février 1879.

Très cher Monsieur,

J'ai reçu hier et votre lettre et le Foyer *contenant votre article sur l'enthousiasme. Oui, vous êtes bien ce* fou *que j'aime, que j'admire et dont je suis fou. Vous êtes persuadé que je me suis trompé sur votre valeur morale et littéraire, dans ma lettre à M. d'Aurevilly. Croyez, cher fou,*

tout ce que vous voudrez, mais je maintiens tout ce que j'ai dit et de plus écoutez bien: après votre lettre et les quatre pages sur l'enthousiasme, je confirme mes affirmations et je vous déclare atteint comme quelques Rares que nous avons en France de cet esprit de sublime démence qui faisait danser le fou David devant l'arche, quoiqu'il vît bien que sa femme et toute la cour se moquassent de lui. Il dansait tout de même la harpe à la main. C'était un enthousiaste, un caractère au milieu des chiffes et des poules mouillées de son noble et pitoyable entourage.

Ne vous découragez pas, un homme de votre trempe aura toujours son plein midi de légitime gloire.

J'avais eu vent de l'affaire Paul Féval, mais je ne savais pas que ce fût si hideux de la part de la pieuse boutique. Oh! que ces catholiques enragés d'argent nous font de mal! Quel vide de vertus, quelles spéculations d'avares affamés, sous leur masque d'hypocrite piété! J'en connais de ces pieux libraires qui me font haïr toute cette séquelle de fourbes.

Je serais assurément très content de voir entre vos mains l'histoire de sainte Radegonde.

Laissez tout à la Providence. Une fois les démarches faites, il faut attendre sans trouble le résultat et quel qu'il soit ne verser ni dans le découragement en cas d'échec, ni se perdre en exultation en cas de succès. C'est dans cet équilibre que gît la force.

Vous me ferez grand plaisir de m'aviser de la réponse de Mgr Pie, si vous êtes agréé.

Votre lettre que j'ai là sous les yeux est admirable. Elle m'ouvre toute votre âme, pas votre talent, ni vos vues seulement, ni la chaleur du

sentiment, mais votre âme entière, c'est-à-dire la totalité de votre personne.

J'ai un violent désir de vous connaître. Je vous prie instamment de m'envoyer votre photographie pour que je voie dans quelle maison vous êtes logé: la maison a toujours un peu de l'air de celui qui est dedans. Je vous conjure de me faire votre histoire en quatre pages.

Je voudrais savoir à quoi vous vous destinez, car, quelle que soit la carrière où vous vous élancerez, vous êtes de ceux qui marquent une éclatante et profonde empreinte. Il y a des hommes qui, en bien ou en mal, ne peuvent pas être médiocres! Vous avez les trois grandes facultés qui font d'un homme UN HOMME*: la rage du creusement de l'idée, une opulente imagination dont j'élaguerai les branches gourmandes, et cette chaleur d'âme et de cœur qui achève votre édifice et vous rend décidément* fou *dans le sens très sage où nous l'entendons.*

Votre corps se porte-t-il aussi bien que votre esprit?

Adieu! à bientôt, j'attends...

ANGER.

Dans la lettre qui suit, nous voyons que Léon Bloy avait commencé ses travaux d'exégèse à propos de la béatification de Christophe Colomb. Ces travaux annonçaient son premier livre, *le Révélateur du Globe,* qui ne parut qu'en 1884, car c'est seulement à cette époque, encore une fois, que Léon Bloy commença d'avoir en lui-même la confiance nécessaire.

25 mars 1879.

Très cher Monsieur,

Je vous suis très reconnaissant de m'avoir

envoyé votre article sur la Béatification de Christophe Colomb. Pas plus là qu'ailleurs, votre talent et la chaleur de votre foi ne vous abandonnent. Vous travaillez avec éclat à la divulgation d'une grande cause et vous découvrez à votre tour, au monde, un grand homme, un grand saint, ce qui vaut autant qu'un monde. Ce serait un malheur que votre plume ne se consacrât pas absolument et constamment au service de l'Eglise. Vous êtes un écrivain de race et un penseur sincère, profond et original dans un siècle frivole et menteur. Comment se fait-il que notre illustre ami, aujourd'hui doyen du génie français, n'ait pas mis la main sur l'histoire de Christophe Colomb? Je le tourmente depuis deux mois pour qu'il nous traite Vauban! A certains hommes, il faut un homme. Et vous, cher ami, vous êtes l'homme capable de mesurer avec votre plume certains hommes.

*Je vous avais demandé l'*Epitome historiæ tuæ *et votre photographie. J'y tiens y = 2 choses.*

Voici le prix de la Revue; mille fois merci.

ANGER.

La correspondance s'établit entre l'abbé Anger et Léon Bloy:

23 juillet 1879.

Très cher Monsieur,

Je viens de recevoir l'article de quinzaine de M. d'Aurevilly. Je lui accuse réception par votre intermédiaire, car je crains qu'il soit absent de Paris quand lui arriverait ma lettre. Le critique est digne de Chateaubriand; l'ombre du grand écrivain tressaille de trouver, pour bien parler de lui, un talent de sa grande race. J'écris couché, bien péniblement. Ma lettre pour Palmé est toute

faite dans ma tête. Je n'ai plus qu'à la jeter dans le moule de l'expression, ce sera dès que je pourrai.

Courage, vous aurez votre jour!

Votre article, quoique amorti, dit bien souvent que c'est encore vous.

A bientôt. ANGER.

30 octobre 1879.

Très cher Monsieur Bloy,

J'ai reçu votre lettre triste comme un chapitre de Jérémie. Cher ami, croyez en vous: vous portez dans toute votre âme, non pas dans un petit coin, assez d'éléments pour dire à l'avenir: « tu es à moi! » Plus cet avenir doit être beau et durable, plus il est dur et sanglant d'en jeter les bases. Tout homme de votre trempe qui doit avoir un jour sa gloire ressemble à Annibal, qui avait acheté un champ de bataille au prix des deux tiers de son armée et du meilleur de ses deux yeux.

Je connais, cher ami, moi aussi le goût de l'absinthe que vous buvez.

Oui, je prie pour vous. Ne vous fâchez pas contre les minutes trop longues parce qu'elles sont amères. Dieu vous traite comme les forts.

ANGER.

La lettre suivante est datée de 1882. Comme on le voit, par ce qui précède, dans la lettre à O. Mirbeau, à laquelle il faut toujours revenir, c'est la date de la catastrophe indicible qui précipita Léon Bloy à la vie littéraire. L'abbé Anger va plus que jamais se joindre à Barbey d'Aurevilly pour déterminer leur ami à se mettre au travail. Il lui écrit à propos d'un article :

N.-D. de la Délivrance. — 23 février 1882.

Très cher Monsieur Bloy,

Vous faites mieux que N. S. qui ne ressuscite qu'après le Carême. Vous, vous ressuscitez auparavant.

On aime toujours beaucoup les gens qui sont en avance; vos idées sont si bien à vous et votre style aussi, que le bel article de notre illustre maître sur Marc-Aurèle et que j'ai encore dans les yeux, ne m'a pas empêché de voir les réelles beautés du vôtre. Dans l'ordre de l'esprit, vous êtes bien de la race des nobles du pays de l'esprit. L'esprit est mon expression très profonde pour dire l'âme et le génie dont elle est le fourreau étincelant.

L'illustre doit être content de voir si bien tourner son disciple; mais, selon moi, le disciple laisse trop souvent moisir sa plume qui ne demanderait qu'à se mouvoir. Pourquoi donc, cher talent, écrivez-vous si peu? Votre plume ne devrait pas vous quitter. Je vous suis très reconnaissant et je vous prie de croire à toute ma respectueuse affection.

ANGER.

Puis tout à coup l'abbé s'effraie, le futur auteur du *Désespéré* a poussé un cri de douleur et de colère.

4 mars 1882.

Très cher Monsieur Bloy,

*Vous n'êtes pas un homme, mais un volcan en activité, chauffé à je ne sais combien d'atmosphères. C'est vrai, vous êtes affamé d'*absolu, *mais prenez garde à cette lave incandescente. Entre les parois brûlantes de votre cerveau, se*

sont allumés des feux que vous devez soumettre comme les buées bouillantes de la vapeur à des lois économiques qui les rendent serviables et non destructibles. L'art de se gouverner soi-même et de gouverner les forces physiques et morales de ce monde se résout tout bonnement dans la royauté de l'homme. Ici-bas, parmi les hommes, aucune de nos forces, sous peine de nous briser inutilement et de briser les autres, ne peut être abandonnée à ses aveugles ardeurs. Le Modus *est le grand dogme de la raison. Il faut prendre le monde tel qu'il est, l'homme ne ressemble pas au ciel, il ne s'emporte pas par violence, mais avec cette divine* lenteur *qui est une loi visible de la nature et que Dieu semble s'être imposée à lui-même en créant les mondes et en organisant notre planète. La sagesse, la première de toutes les sagesses, après celle de la vertu, c'est de découvrir dans ce chaos universel les lois très réelles et très distinctes qui, dans leur harmonie, fondent l'ordre total en nous, et en dehors de nous. Prenez garde à l'absolu, c'est un soleil qui pourrait vous brûler les yeux! Il n'y a que Dieu qui ait des attributs absolus que nous apercevons à travers les lointains infinis et dont notre raison est le réflecteur pâle et affaibli. Si vous voulez concentrer sur le disque de votre âme ces feux divins comme la lentille du physicien ramasse sur un point les rayons épars, l'œil de votre âme, trop inégal à la furie de cette flamme de l'absolu, mourra éteint et consumé.*

Malgré tout, il y a encore des Saints à milliers!

Regardez bien dans ce Paris! Etudiez bien dans l'Evangile N. S. J.-C. Savoir trouver le degré où il était, savoir s'y prendre comme lui

avec les hommes suaviter *et* fortiter, *c'est là le chef-d'œuvre des combinaisons humaines!*

Adieu, mille fois merci de votre entière confiance.

ANGER.

Léon Bloy, cependant, commençait, dès ses premières publications cette guerre au clergé médiocre et tiède, guerre de trente ans bientôt, où ses attaques ne furent pas toujours inutiles. C'était l'avis de l'abbé Anger, comme on va le voir :

N.-D. de la Délivrance. — 10 mars 1882.

Très cher Monsieur Bloy,

Votre nouveau Pensum *m'a bien intéressé. J'ai senti vos coups du fouet désarmé de pointes et de clous pour épargner notre nom sacré et éviter les scandales. Mais pour qui sait lire entre les lignes et lire vos intentions, sous la profondeur de vos diaphanes expressions, on voit que vous souffrez de nos tiédeurs sacerdotales qui font tant souffrir les grandes âmes. Nous méritons bien ce* pensum *qui devrait nous réveiller, mais les Prêtres ne lisent pas le* Foyer. *Vos clameurs d'Isaïe devraient retentir sur les sommets de toutes ces grandes feuilles de la Presse qui tombent chaque matin sur les masses de ce haut Paris d'où le bien et le mal s'élancent en avalanches sur toute la France.*

Choisissez donc mieux le lieu d'où vous parlez. Nous avons tous besoin de sincères et hardis enseignements.

Nous autres, Prédicateurs, *nous avons besoin d'un bon coup d'aiguillon.*

Les bœufs si forts de nos plaines, qui traî-

nent d'un pas si vigoureux et si doux les lourdes charrues, sommeillent tout debout et s'engourdissent dans la monotonie de leur marche même. Le bouvier les réveille en leur allongeant sur la croupe ou le long des reins un fier coup de bâton ferré.

Ainsi de nous, les bœufs du bon Dieu, qui labourons le sol en friche de ce monde, nous sommes somnolents, le coup nous déplaît et nous fait mugir. Cher bouvier, tapez tout de même en cadence sur notre bon dos, car notre maître veut que ses bœufs labourent de larges sillons et que les journées soient bonnes.

Adieu, mille fois merci et à votre bâton aussi.

ANGER.

11 janvier 1884.

Très cher ami,

C'est sans doute vous-même qui m'avez envoyé avant-hier les deux articles de M. d'Aurevilly sur Labre et le Curé d'Ars! C'est tout à fait l'arrangement d'une main amie! J'ai savouré ces deux morceaux plongé dans une sorte d'ivresse de cœur et d'esprit. Cependant, le maître m'a laissé ma part à faire sur le même sujet, mais par le côté qu'il prend son héros, il ne laisse rien à dire à tout homme même le plus fort, qui voudrait traiter le sujet.

D'un revers de plume envoie-t-il rouler, hors de combat, ce pauvre petit pioupiou d'Aubineau, qui a osé ramasser dans un fade petit livre l'infinie pauvreté de ce sublime et royal pauvre. Adieu, cher Monsieur, prenez courage, notre jour viendra enfin. Pensez que je souffre autant que vous, mais nous vaincrons ensemble.

ANGER.

Le premier livre de Léon Bloy, *le Révélateur du Globe,* va paraître; c'est le sujet des lettres qui suivent :

5 février 1884.

Très cher ami,

J'ai bien reçu votre beau volume sur Christophe Colomb avec votre très aimable envoi d'auteur. J'ai jeté un coup d'œil de place en place sur votre ouvrage. Vos idées plaisent infiniment à mon esprit et enflamment mon cœur pour le héros et l'auteur du livre. Je ne m'appartiens pas encore. Il faut que je lise à tête reposée et de bout en bout votre éloquente étude et puis je prendrai la plume et ouvrirai toutes grandes les portes à mon âme pour en laisser sortir les chaudes effusions. Quel malheur que nos âmes soient au même diapason et que nous ayons entre nous des espaces infinis!

Oui, je prie bien pour vous et je vous demande vos suffrages réciproques. Mille fois merci et sans doute à bientôt.

ANGER.

Saint-Sauveur-le-Vicomte. — 7 mai 84.

Très cher Monsieur,

J'ai lu votre beau livre de bout en bout!

C'est vraiment une œuvre de main de maître, mais d'un maître en brûlante contradiction avec l'esprit de ce malheureux siècle abâtardi! Mgr l'Evêque de Coutances, auquel j'ai fait amplement connaître votre ouvrage, est bien de mon avis, mais Sa Grandeur ne sait et ne peut que gémir à la vue des obstacles prépondérants qui ont arrêté le beau mouvement catholique, en faveur de la canonisation de Ch. Colomb! Je pensais voir aussi Mgr l'Evêque de Nantes, mais

il n'est pas venu; j'attends une autre circonstance pour entretenir Sa Grandeur du but que votre ouvrage se propose d'atteindre. Tout ce que je puis faire, c'est une très succincte analyse de votre livre, que je ferai insérer dans deux ou trois revues catholiques diocésaines lues seulement, hélas! par les pauvres curés et quelques inutiles bonnes femmes.

Nous ne connaissons plus l'enthousiasme : cette divine chose-là est morte et moi qui suis un peu ardent, je passe aux yeux de notre peuple glacé pour un fanatique, un toqué, un propre à rien.

Nos soi-disant catholiques ont horreur des vertus; ils ne veulent plus, au lieu de la dévotion, que de fades et endormantes dévotions compatibles avec l'oubli de tous les sacrifices que réclame pourtant la situation où nous sommes.

La politique ne peut pas plus compter sur eux que la religion.

Où sont donc le courage et la force de ces lions nourris de J.-C. et du Saint-Esprit dont parle saint J. Chrysostôme? Ah! cher ami, nous devrions nous désoler comme Jérémie sur les ruines morales que la Révolution a faites. Il n'y a plus d'âmes, il n'y a plus d'hommes!

Il faut que Dieu vienne, la foudre à la main: le duel sera visible et effroyable. Je ne crois pas que Dieu se soit encore colleté comme il le fera bientôt avec les révoltés de la terre. Tout est mûr. Je ne crois pas que le signal du combat tarde beaucoup. Ce sera un affreux sauve-qui-peut, mais qui pourra jamais échapper aux coups d'une vengeance dont les colères s'amassent depuis cent ans sur ces générations impies!

Ah! cher ami, que je voudrais vivre ou dans

votre société ou dans votre voisinage. Mon âme attristée aurait besoin des forces humaines et surhumaines que l'on trouve dans la conversation d'un décidé chrétien comme vous. Je reste seul avec Dieu!

Veuillez croire, cher ami, que par la pensée je vis avec vous et que je suis heureux de savoir que vous priez pour moi .

ANGER.

On peut conclure de ces appréciations et de ces encouragements que le génie d'écrivain de Léon Bloy apparaissait déjà dans les écrits auxquels il attachait peu de prix; on peut dire encore que l'abbé Anger était doué d'un sens critique sûr et d'un bel enthousiasme.

Mais l'ignorance où furent tous les amis de Léon Bloy de ce qui était alors son existence intime ne leur permit pas de deviner sa vraie nature. Quand parut *le Désespéré,* tout le monde voulut connaître ce livre et on n'en goûta que la violence. A partir de ce moment, l'auteur devint un pamphlétaire, exclusivement.

Très peu comprirent que la forme agressive et brutale n'était chez Léon Bloy qu'une cuirasse. Il se vit dès le premier jour environné d'ennemis, parce qu'il était chrétien et se fit une nécessité d'être redoutable.

En examinant les trente volumes — je ne compte pas les brochures — qui forment aujourd'hui son œuvre, on est surtout frappé par l'incroyable variété de cette œuvre où le pamphlet ne tient en somme qu'une place assez restreinte depuis *le Désespéré,* où il y avait déjà autre chose que des pamphlets.

Le Salut par les Juifs, ce chef-d'œuvre qu'on

a tant de mal à faire connaître comme il faudrait qu'il fût connu, me paraît être le type le plus parfait des livres pensés par l'auteur. Ce livre est bien le résultat de la Paix intérieure dont je parlais plus haut, il est vraiment l'expression de cette contemplation permanente et de cette tendresse intense qui forment le vrai fond de Léon Bloy.

J'ajouterai qu'il y a dans tous ses autres livres des pages faites ainsi et puisées aux mêmes sources. On en trouve dès les véritables débuts de Léon Bloy, en 1881, au *Chat Noir* et au *Figaro*. On en rencontrera plus que jamais dans sa correspondance qui va bientôt paraître.

Du reste, pas d'œuvres de jeunesse, pas d'imitation non plus. A peine pourrait-on citer *la Chevalière de la Mort,* où le souvenir d'une lecture de Carlyle est apparent et la première nouvelle du volume *Sueur de Sang,* intitulée *l'Abyssinien,* où se reconnaît la manière de Barbey d'Aurevilly. Du jour où il commença d'écrire, Léon Bloy était l'écrivain original et puissant qu'il fut jusqu'à son dernier jour.

« La maison du diable », d'après un dessin de Mme Léon Bloy.

VOYAGE EN DANEMARK

Lorsque Léon Bloy, en juin 1900, entreprit de raconter les dix-sept mois qu'il venait de passer en Danemark, il ne fit aucune mention du premier séjour qu'il avait fait dans ce pays, en 1891.

On ne peut donc se douter, en lisant *Dix-sept mois en Danemark,* que Bloy ait pu trouver quelque agrément dans ce petit royaume. Il en fut pourtant ainsi, pour des raisons que je veux dire, et la lettre que voici, adressée à M. Georges Landry sera comme un témoignage à l'appui de mon récit :

Bagsværd, par Lyngby (Danemark)

26 février 91.

Cher ami,

... Tu as dû sentir qu'il s'accomplissait pour moi quelque chose d'étrangement décisif. Songe que je suis à une distance énorme de Paris et de la France ,que je vis avec ma femme et chez la mère de ma femme, comme en un rêve, au fond d'une campagne très solitaire, peuplée surtout de corbeaux innombrables qui tiennent leur concile dans le voisinage de la maison, jusqu'à me réveiller la nuit.

Rollinat ne manquerait pas d'imaginer ici du

fantastique. Il y a simplement beaucoup de froid et beaucoup de mélancolie. Je me sens si loin de tout, même de Copenhague, qui est un centre après tout et une grande ville où je me suis senti presque désespéré. Je ne puis apprendre un mot de la langue et je ne saurais faire un pas sans le truchement de quelqu'un. La nourriture même me déconcerte parfois. Il est vrai que beaucoup de gens entendent un peu le français et qu'une sympathie évidente est l'accueil de tout Français en ce pays.

Mais je suis un solitaire jusqu'au jour où je grimperai sur le tréteau de conférencier. Car tu l'as deviné sans doute, je n'ai pas d'autre parti à prendre.

... On m'affirme que certain succès de curiosité n'est pas impossible et j'ai pu observer par moi-même l'avidité plus ou moins intelligente du public danois pour les choses françaises.

J'étais avant-hier à Copenhague avec ma femme. Nous avons été entendre dans l'église catholique un dominicain qui fait courir les gens. On va voir sa robe blanche qui est, dans ce pays, un sorte de prodige et on se donne l'air de savoir le français — ce qui passe pour infiniment distingué. Si ces protestants comprenaient exactement ce que leur débite ce Père, il est vraisemblable que sa vogue diminuerait. Les braves gens peuvent croire qu'ils sont en présence d'un prêtre catholique venu pour confesser audacieusement sa foi. Or, il n'en est rien. Ce dominicain les trompe et les vole ignoblement. Il leur parle de Renan, de la Science, des documents évangéliques, de l'existence de Dieu, etc... Tu vois cela. Pas un mot de l'Eglise, ni des Saints, ni de Marie. Rien, excepté la robe, qui puisse faire soupçon-

ner qu'on est en présence d'un vrai prêtre. C'est la politique de la lâcheté. Le misérable avait honte de Jésus-Christ. Nous étions suffoqués de dégoût et d'indignation à nous voir ainsi représentés et nous partîmes avant la fin, au risque de déranger tout le monde. J'avais immédiatement résolu d'envoyer, dès le lendemain, comme catholique, une protestation aux principaux journaux de Copenhague. J'y ai renoncé en songeant qu'il serait terrible pour ma conscience d'éloigner ainsi quelques âmes que l'imbécile parole de ce religieux rassemble tout de même au pied de l'autel.

Mais j'ai vu, dans cette occasion, le prestige assuré du bavardage français. J'en profiterai donc, s'il plaît à Dieu. Je sais assez bien la littérature contemporaine et j'ai avec moi toute la copie de Belluaires et Porchers. *Je leur servirai cela le plus proprement que je pourrai. Peut-être obtiendrai-je assez de succès pour gagner une honnête somme.*

Jusque-là, je végète à la campagne, avec le regret d'y vivre en cette saison. En été, ce doit être merveilleux. A deux pas de mon gîte, commencent les bois, et quels bois! mon ami! Des sapins et des petits lacs perpétuellement. Une Finlande en miniature. Ma seule ressource actuelle, c'est d'errer là, les après-midis, malgré le froid et la glace. Dieu sait s'il me sera donné de revoir ces bois charmants dans des conditions meilleures.

Enfin, je suis un peu triste, mais non pas accablé! J'attends, comme toujours, que Dieu me donne une place quelconque en ce monde où il ne m'a pas jeté sans doute uniquement pour me faire souffrir sans objet.

Je te remercie de m'avoir envoyé les premiers feuilletons de Là-bas. *Je suis impatient de lire la suite.*

Je vais envoyer à Deschamps (1) *une étude sur le livre d'Hérisson* (2). *Je pense que tu reçois régulièrement* La Plume... *Je cherche vainement de quelles commissions je pourrais t'accabler. Cela viendra sans doute, si mon séjour ici se prolonge. En attendant, je te serre dans mes bras.*

Ton

LÉON BLOY.

P.-S. — *Une dernière prière. Ecris-moi, ne fût-ce que peu de lignes. Je n'espère pas que tu le fasses. Je veux me défendre de l'espérer. Mais je crois que ce serait œuvre de miséricorde. Tu as été loin de la France et captif. Tu sais ce que vaut alors une lettre même banale.*

Je ne veux pas fermer cette lettre sans revenir sur cette impression de tristesse légère dont j'ai parlé et qui est en somme plus extérieure que profonde.

La famille de ma femme est infiniment douce et tendre pour moi. On est à mille lieues de supposer que je puisse être un homme de peu d'importance ou un bohême ainsi que certaines personnes ont la bonté de le croire à Paris. Je suis ici profondément respecté et parfaitement aimé. On me sait pauvre et jusqu'à ce jour sans succès, mais comme on sait les véritables raisons de tout cela et qu'on les comprend admirablement, on m'en estime davantage et on se persuade que l'avenir me donnera ma vraie place.

(1) Léon Deschamps alors directeur de *La Plume*.
(2) La légende de Metz.

Donc, nulle tristesse de ce côté-là, bien au contraire.

Si Paris était moins loin, ma joie serait parfaite. Ma femme me charge de t'envoyer son plus affectueux bonjour.

Léon Bloy s'était marié en mai 1890 et quelques mois après, il avait résolu avec Mme Bloy d'essayer de vivre en Danemark. Ils partirent au mois de février 1891. Leur séjour fut de huit mois; leur fille aînée Véronique Bloy est née à Bagsvœrd.

L'accueil qu'ils reçurent dans la famille Molbech facilita le premier contact de Léon Bloy avec le Danemark. Et pourtant la famille n'était alors composée que de trois personnes, Mme Molbech et ses filles.

Le fils s'était expatrié depuis plusieurs années et habitait l'Amérique. Léon Bloy ne devait le connaître que dix ans plus tard.

Quant au père, le poète Christian Molbech, il était mort peu de temps avant les fiançailles de sa fille avec Léon Bloy.

On ne peut que regretter l'absence des relations de celui-ci avec son beau-père qui parlait le français et en comprenait les beautés.

Christian Molbech avait été un homme d'un esprit vif, très ouvert et même assez mordant. Il est surtout célèbre en Danemark pour ses œuvres dramatiques dont la principale est *Ambroise* que l'on reprend de temps à autre à Copenhague et toujours avec succès. *Ambroise* est un drame ou plutôt une comédie-drame qui, à la lecture, fait songer à certaines pièces d'Alfred de Musset.

Des grotesques, comme chez le poète d'*On ne badine pas...* vont et viennent sans se douter de

la lutte terrible que soutiennent à côté d'eux un jeune secrétaire-poète et la jeune fille qui s'est fait aimer de lui. Pièce rigoureusement honnête où il ne faut chercher ni les ambitions d'un Julien Sorel, ni les libertés du *Chandelier*.

Elle a été traduite en français et n'a jamais été jouée en France où elle aurait des chances d'être bien accueillie. Je préfère encore à *Ambroise* les poésies de Christian Molbech. Elles abondent en images fraîches, en croquis légers et en fines critiques. C'est un régal d'entendre Mme Bloy les traduire à livre ouvert en faisant valoir les passages qu'elle préfère.

La petite ville habitée par Léon Bloy, à son arrivée en Danemark, était, on l'a deviné d'après la lettre à Georges Landry, voisine de Copenhague et Bloy a tout à fait raison quand il dit de cette Finlande en miniature qu'elle est, en été, merveilleuse. Il put contempler la merveille dès le mois de mai et plus que jamais erra sous les arbres en récitant à haute voix du Juvénal qu'il étudiait passionnément à cette époque. Les paysans danois qui l'entendaient, l'avaient surnommé « le professeur de chant».

Sous les arbres, à cinquante mètres de l'habitation, il y avait une petite cabane à demi cachée par les branches où, dès que vinrent les beaux jours, Léon Bloy s'installa pour travailler et ce fut dans ce pavillon rustique qu'il écrivit les premiers chapitres de *La Femme pauvre*.

Le voisinage de Copenhague, on l'a vu, allait permettre à l'écrivain de devenir conférencier.

Léon Bloy s'y prépara, dès le lendemain de son arrivée et le mois suivant, le 20 mars, une séance préliminaire intitulée *Les funérailles du naturalisme,* fut donnée au Sprogforening.

Bloy parla, le premier soir, devant un public assez nombreux, mais sa voix non assouplie et un peu trop grave, ne porta pas suffisamment. Il s'en rendit compte et rectifia sa manière, de telle sorte qu'il se fit applaudir aux conférences suivantes. Il y en eut deux autres, une sur Villiers de l'Isle-Adam et une sur Baudelaire.

De tout cela, il ne nous reste que le texte de la première publiée à Copenhague, à la librairie G. E. C. Gad. Elle forme une brochure de vingt-quatre pages en comptant le titre — simple curiosité bibliographique amusante parce que le Léon Bloy deviné là est imprévu. On ne se figure pas aisément le mendiant ingrat prononçant des phrases comme celle-ci :

« ... Je tiens avant tout à vous remercier, à vous rendre grâces du fond du cœur, pour la peine que vous avez prise de venir en aussi grand nombre... »

Ou encore : « ... Les Danois ont en Europe, une excellente renommée. On vante, à peu près partout, leur douceur, leur politesse extrême et surtout l'étonnante culture de leur esprit... »

Mme Bloy n'ayant pas assisté à ces soirées littéraires, il est malheureusement impossible de reconstituer les deux conférences restées inédites.

En dehors de ses voyages à Copenhague, Léon Bloy se permit plusieurs excursions et l'une d'elles mérite d'être relatée.

Le prétexte de la promenade que firent, ce jour-là, Mme Bloy et son mari, était une visite à une parente, une cousine des Molbech, qui vivait avec sa fille d'adoption dans le coin retiré d'un bois.

Le mari de cette dame, artiste peintre, était mort depuis quelques années, non pas fou, mais

maniaque au point de faire croire parfois à la perte irrémédiable de son équilibre mental. Il avait habité toute sa vie la demeure où subsistaient tant bien que mal, plutôt mal que bien, les deux femmes. Pour y arriver, il fallait suivre une longue allée à travers bois; l'allée était sombre et le bois d'une tristesse affreuse. Au moment où la maison se présentait aux regards du visiteur, celui-ci avait à ses pieds un puits sans margelle, un horrible trou noir et béant qui faisait frissonner.

A l'intérieur de l'habitation, une salle assez spacieuse contenait les œuvres du peintre défunt, un nombre incalculable de toiles ; il y en avait jusqu'au plafond et les murs en étaient entièrement couverts. Et toutes ces toiles étaient invariablement bleues, d'un bleu sinistre de moisissure, avec çà et là des taches jaunes. En un mot, c'était une peinture de cauchemar qui augmentait l'impression d'abattement et de trouble qu'avait donnée le paysage. Léon Bloy et sa femme reçurent, d'ailleurs, de leur parente, un accueil cordial ; la vieille dame leur expliqua comment elle vivait d'un petit commerce de photographie et Bloy se souvint alors d'avoir remarqué non sans stupéfaction, un cadre rempli de portraits sur la façade même de l'étrange demeure.

Quand, le soir de cette visite, Léon Bloy, encore bouleversé par ce qu'il avait vu, voulut, dans sa petite hutte, sous les sapins, le consigner dans son journal, il écrivit une page saisissante qui devint bientôt un conte intitulé « La Maison du diable ».

Et lorsque, deux ans plus tard, il dut fournir au *Gil Blas,* régulièrement, des chroniques sur la

guerre de 1870-71, il n'eut qu'à situer son histoire dans le Maine et qu'à y ajouter trois uhlans pour en faire l'une des plus captivantes de *Sueur de Sang*. Pour ce qui est de l'exactitude de la description, il n'est pas impossible, aujourd'hui encore, de la vérifier. La maison du diable existe telle qu'elle était et son puits sans margelle et terrifiant achève toujours d'épouvanter de la brusquerie de son apparition, les promeneurs que les tristes bois ont antérieurement oppressés.

On voit sur la muraille extérieure de la bâtisse, des portraits-réclames, comme autrefois, car l'habitante du lieu continue le commerce de sa mère adoptive. Et il est probable que les murs de la salle à manger sont, comme jadis, garnis des effroyables toiles bleues du peintre inconnu, qui n'a, sans doute, autant produit d'horreurs que pour donner à l'auteur de *Sueur de Sang* l'occasion d'un chef-d'œuvre de plus.

LEON BLOY A LAGNY

La première fois que je vis Léon Bloy, ce fut à la gare de Lagny, en 1901.

Nous étions, depuis quelques mois, en correspondance suivie. J'habitais Tours; il demeurait à Lagny. Je l'avais prévenu de mon intention d'aller passer une journée avec lui. Il m'avait répondu comme il suit :

Cher ami,

Nous voilà tout joyeux, ma femme et moi, de votre promesse de venir. Car nous voulons que ce soit une promesse et nous vous attendons avec impatience.

Je serai à la gare. Vous me reconnaîtrez à ceci que j'aurai un livre rouge à la main...

A la gare de Lagny, Léon Bloy fut exact. Il était vêtu de gris, coiffé d'un feutre marron très dur qu'il avait beaucoup de mal à maintenir sur sa tête si absolument ronde qu'elle faisait inutile l'expérience du conformateur. Bloy avait dans sa main droite un livre de prière relié en chagrin rouge qu'il maintenait visible comme il était convenu.

Je l'abordai : « Léon Bloy ? »

Il répondit : « René Martineau ? » Puis il

mit le livre dans sa poche et nous marchâmes côte à côte.

Mon impression immédiate fut celle d'un Léon Bloy vigoureux et rude; impression qui, depuis, s'est beaucoup modifiée. Mais il est certain qu'à cette époque, l'habitude prise par l'auteur du *Désespéré* de se composer un aspect redoutable lui réussissait.

Ses cheveux étaient blancs, mais son allure n'était pas celle d'un vieillard. Il avait l'air solide et pas commode.

Le portrait par Charles Cain, frontispice de la première édition de *Sueur de Sang,* produit assez exactement l'effet que je veux dire. Dans la suite, Léon Bloy se défit petit à petit de cet aspect-là.

En réalité, sa force physique prodigieuse avait été imaginée par Rodolphe Salis et augmentée par Barbey d'Aurevilly que cette légende amusait beaucoup.

Après *Le Pal,* un journaliste disait à Barbey: « Avec des pamphlets de ce genre, votre ami Léon Bloy pourrait s'attirer quelque mauvaise affaire. On sait qu'il rentre assez tard dans votre quartier désert (1)... »

— « Bah! reprit Barbey. Mais... combien êtes-vous ?... Parce que... si vous êtes vingt ou plus, je le préviendrai. Mais si vous n'êtes que huit ou dix, je suis tranquille. »

Léon Bloy m'a raconté ces choses longtemps après notre première entrevue à Lagny. Ce jour-là, il était plutôt taciturne.

Durant le trajet assez long, car il demeurait

(1) Léon Bloy habitait, ainsi que Barbey d'Aurevilly, rue Rousselet.

loin de la gare, j'essayais de pénétrer ses pensées intimes. La lecture de ses livres et nos récentes correspondances m'y aidaient.

Evidemment Léon Bloy se disait : « En voilà encore un qui vient à moi ! J'ai grande envie de lui donner mon cœur, mais j'ai tellement souffert de l'abandon d'un tas d'amis, que je n'ose et voudrais l'éprouver. Que pourrais-je d'ailleurs lui dire, sinon que je suis très malheureux !... »

Cependant, nous avions passé le pont sur la Marne et traversé la petite vallée qui sépare Pompone de Lagny, paysage laid et fade comme presque tous les paysages des environs de Paris.

Nous arrivâmes rue St-Laurent, rue banale s'il en fut ; Léon Bloy demeurait au n° 9.

Il était le voisin d'un serrurier et une grosse clef dorée surmontait la porte du couloir qui servait de commune entrée à la maison.

L'appartement était petit, mais soigné. De la fenêtre d'une pièce qui lui servait de cabinet de travail, l'artiste pouvait apercevoir les arbres qui lui furent toute sa vie indispensables : « Sans la vue d'un jardin, me disait-il, mon âme périrait d'horreur », ou encore : « J'ai deux passions, les arbres et l'imparfait du subjonctif. »

L'accueil que me fit Mme Bloy, rue Saint-Laurent, fut extrêmement cordial et Léon Bloy, à son foyer, devint plus expansif ; il me présenta ses enfants et, pendant le déjeuner, cet homme qu'on a si souvent accusé de sentiments exclusivement haineux me parla de quelques amis qu'il avait, avec tendresse et bonhomie. Le nom d'Alfred Vallette revint souvent sur ses lèvres à propos d'un prochain livre, l'*Exégèse des Lieux communs,* qu'il disait devoir lui assurer un succès

exceptionnel, le « Mercure » ayant consenti à la publication de plusieurs chapitres, dans la revue, avant l'achèvement du volume.

Car Léon Bloy, comme beaucoup d'artistes, ne s'intéressait vraiment qu'à l'œuvre qu'il avait en train et ce sentiment, il le poussait jusqu'aux plus extrêmes limites d'un espoir qui se changeait en une désillusion cruelle, quand le livre était publié.

Cela, du reste, ne l'empêchait pas de se remettre au travail avec la même conscience et, à mesure que grandissait l'œuvre nouvelle, ses illusions réapparaissaient.

Il ne pouvait guère en être autrement. Il sentait sa puissance de réalisation et puis, quand il lisait à ses amis les fragments qu'il venait d'élaborer, ceux-ci, émerveillés, l'électrisaient encore de leurs bravos.

Le nombre de ses lecteurs, au moins dans la seconde moitié de sa carrière littéraire, grandit, il faut en convenir, dans des proportions considérables ; mais jamais assez pour lui assurer les gros tirages qui auraient changé sa vie matérielle en éloignant tous les soucis.

Léon Bloy, en me parlant de cette *Exégèse* qui lui coûta tant de travail, nomma quelques auteurs qu'il admirait et je vis, dès ce jour, ce que j'ai si souvent constaté depuis, que l'homme était, chez Léon Bloy, infiniment moins sévère que l'écrivain.

Il me parla de Villiers de l'Isle-Adam et d'Edgar Poë, avec enthousiasme.

Le premier de ces deux poètes lui était particulièrement cher et de tous les gens de lettres qu'il fréquenta aucun ne lui fut plus sympa-

thique. Léon Bloy a parlé de Villiers très souvent. D'abord dans les *Histoires désobligeantes,* où Lazare n'est autre que Villiers ; puis, dans *La Femme pauvre* où se trouve l'admirable portrait de Bohémond de l'Isle-de-France que Bloy peignit avec amour. Comme je lui disais mon admiration pour ce morceau capital : « Cela me fait beaucoup de plaisir, me répondit-il, que vous ayez vu cela. Pauvre Villiers ! Je l'avais si bien dans l'œil. »

La conversation de Léon Bloy était d'ailleurs exempte de banalités et de grossiéretés. Toutes les petites histoires de clocher, tous les démêlés avec le propriétaire, l'épicier, le boulanger ou le curé qui occupaient une large place dans le journal de Léon Bloy au moment où je le vis à Lagny, en 1901, ne se pouvaient soupçonner en l'écoutant causer et, jusqu'au moment où parut *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne,* j'ignorai tout de Mme Tuparle et de l'abbé Vignoble.

L'après-midi, Léon Bloy me lut quelques-uns de ses *Lieux communs,* puis me fit faire une promenade sur les bords de la Marne.

Sorti de chez lui, le réfractaire apparaissait de nouveau ; la laideur des villas aperçues sur notre chemin lui causait un écœurement contre lequel il ne réagissait pas. La contrainte lui devenait impossible devant toutes les expressions du goût moderne et, comme on était aux débuts de l'automobilisme, la rencontre d'une machine hideuse et bruyante l'exaspérait. Tantôt il baissait les yeux vers la terre et disait : « Ah ! mon Dieu ! » Tantôt il désignait de sa canne les figures ridiculement masquées des conducteurs et

criait de manière à ce qu'ils l'entendissent: « Regardez-moi ces gueules ! »

Ces façons me causaient une sorte de bien-être; je trouvais un soulagement infini à côtoyer cet exilé d'un autre temps. Je m'en voulais en songeant que ma joie était faite de sa souffrance; mais comme je lui disais là-dessus ma pensée, il ne me dissimula point sa satisfaction et plus il devinait le mouvement de mon âme vers la sienne, plus il souriait, car il était ainsi, avide d'affection. Et la soirée s'acheva très doucement... vers dix heures et demie.

Le lendemain matin, nous étions à la messe de sept heures. Bloy m'avait attendu, car habituellement il était debout à cinq heures et rendu à l'église avant la première messe.

Je le vis suivre sa messe ce jour-là comme je l'ai toujours vu depuis. Il avait un petit livre dont il s'aidait scrupuleusement, prononçant les mots liturgiques au moment même où l'officiant et le servant les prononçaient.

Il communia. La messe terminée, il fit une courte action de grâces, se mit debout et me dit très simplement: « Nous partirons quand vous voudrez. »

Quelques heures après, je quittais Lagny. Avant mon départ, Léon Bloy me combla de ses dons, cherchant parmi ses livres et ses papiers ce qu'il savait devoir me plaire. Il me dédicaça ainsi sa photographie: « Léon Bloy à l'époque du *Désespéré*. Il paraît que j'étais aussi beau que cela ! »

Et je me disais dans le wagon qui me ramenait à Paris: « Jusqu'ici, je ne vois guère les traces de son ingratitude. »

J'avais vu, en somme, un artiste fier, un croyant, un sincère qui ne voulait appartenir à aucun groupe, parce qu'il se sentait la force de penser et d'œuvrer sans le secours des applaudissements payés.

Son foyer très sain le consolait des choses hideuses qu'il était obligé de supporter dans la rue.

Il considérait avec indifférence qu'il lui était permis de mendier, puisque les chefs-d'œuvre qu'il écrivait ne se vendaient pas. Comme chrétien, il s'honorait même de se trouver en pareille posture au milieu des adorateurs du veau d'or.

Cette indépendance, non seulement Léon Bloy l'a toujours gardée, mais il lui eût été impossible de s'en défaire. Elle faisait partie de son génie.

Depuis cette première visite que je lui fis à Lagny, je l'ai vu vieillir, j'ai vu augmenter sa lassitude des choses et ses colères même s'apaiser; mais jamais je ne l'ai vu laisser entamer, fût-ce d'un pouce, la liberté de ses jugements et de ses actes.

Ce qu'on a appelé ses « jugements faux » n'était que le résultat d'une indifférence superbe pour tout ce qui n'avait pas la force de le captiver.

Quant à son ingratitude, elle n'a été que la volonté bien arrêtée de ne pas payer un bienfait avec une concession. Il s'y ajoutait le plus souvent une autre volonté, non moins arrêtée que la première, de ne pas supporter qu'on l'ennuyât, surtout avec des discussions ou des considérations trop étrangères à ses idées que, d'ailleurs, il n'imposait en aucun cas.

En août 1901, trois mois après mon voyage

à Lagny, j'invitai Léon Bloy et sa famille à un séjour de quelques semaines au Pouliguen.

Bloy a relaté dans son journal cette villégiature à laquelle il se résigna, malgré son horreur des déplacements, désireux de procurer aux siens une petite diversion aux ennuis de Lagny.

Notre correspondance, à ce sujet, est faite de ses hésitations et de mes insistances.

Je me doutais du plaisir que mon invitation avait causé à Mme Bloy et à ses enfants, mais je ne pouvais me figurer l'espèce d'épouvante avec laquelle Léon Bloy envisageait un voyage.

Dans ses lettres, il accumulait toutes sortes de difficultés auxquelles « ... venait s'ajouter, écrivait-il, la honte nouvelle pour moi de m'informer à un guichet de billets de bains de mer... »

Ce grossissement des inconvénients le poursuivit jusqu'à ce qu'il fut arrivé; il parvenait assez souvent à le communiquer aux siens et il pouvait, après un trajet facile et de courte durée, me dire le plus naturellement du monde : « Nous avons souffert d'une manière atroce ! »

On eût dit que le plus simple des événements fâcheux lui mettait soudain devant les yeux comme la synthèse de toutes les douleurs qu'il avait antérieurement endurées.

Toute sa personne alors devenait menaçante et l'outrance de sa plainte ne se calmait qu'avec la reprise de ses habitudes.

Le lendemain de son arrivée au Pouliguen, Léon Bloy organisa ses journées, selon le programme qu'il avait coutume de suivre chez lui. Debout à cinq heures, il se dirigeait vers l'église un peu avant six heures, et assistait à trois messes. Nous le rejoignions au moment de la

seconde messe, pour rentrer au chalet Saint-Roch un peu avant lui.

Il revenait vers huit heures se présentait à la fenêtre de la salle à manger où il nous savait tous réunis et nous disait avec son meilleur sourire : « Bonjour ! »

Il renouvela cette entrée chaque matin, avec cette invariabilité dans les petits détails de la vie ordinaire qu'il ne fallait pas contrarier sous peine de le désoler ou de lui déplaire.

C'est ainsi que les villégiatures effrayaient Léon Bloy de leur imprévu et aussi de la rupture momentanée de ses habitudes quotidiennes.

Après le petit déjeuner, nous faisions une promenade dans les chemins les moins fréquentés.

L'après-midi, Bloy faisait une sieste d'une demi-heure, puis il se mettait au travail pour deux ou trois heures, après quoi il consentait à nous lire quelques pages inédites. La soirée s'achevait en causeries, à moins que Bloy ne fit une partie de dominos avec sa fille aînée.

Il a raconté dans son journal l'impression très douce que lui causa le voisinage de la petite chapelle de Sainte-Anne et de Saint-René à laquelle il a fait allusion dans la dédicace de l'*Exégèse des Lieux communs*.

Ceux qui voudraient chercher aujourd'hui les vestiges de cette villégiature devront se rendre à Pen-Château, espèce de faubourg du Pouliguen, situé dans la direction de la Grande-Côte. La chapelle de Sainte-Anne et de Saint-René, qu'on voyait autrefois de la mer, était déjà très entourée de bâtiments en 1901.

Aujourd'hui, elle est en bordure d'une véri-

table rue; on a seulement conservé, devant l'entrée principale, une place avec le vieux et curieux calvaire dont Léon Bloy a parlé.

Sur la place on a planté des arbres. Du côté opposé à la chapelle, à moins de cent mètres après l'avoir dépassée, on trouve le chalet de Ker Saint-Roch, mais modifié et agrandi depuis le séjour qu'y fit Léon Bloy, au point d'être méconnaissable.

Enfin, toute la côte, très découverte à cette époque, est maintenant occupée par de nombreuses villas. Des fenêtres à l'ouest du chalet, il est probable qu'on ne voit plus, comme jadis, la mer, dont Léon Bloy a peu parlé dans son journal, où il constate pourtant qu'il voyait l'Océan pour la première fois: « Que voulez-vous, me disait-il, je suis un sylvestre, j'aime par-dessus tout les arbres et les bêtes des forêts. La mer, c'est très beau, mais je ne sais pourquoi je sens en elle comme un ennemi qui veut m'engloutir. »

Je lui dis qu'il n'était pas impossible de trouver au bord de l'Océan un plaisir analogue à celui que lui faisait la forêt; et à marée basse, je le conduisis, à travers les rochers et les touffes de goëmons, dans les grottes de la Grande-Côte, lui faisant remarquer la bizarrerie des crabes évoluant dans les flaques.

Il murmurait: « Oui, il est intéressant, votre chemin où il n'y a ni villas, ni automobiles. »

Son lorgnon sur le nez, il regardait avec attention les galets et découvrit ainsi, pour sa stupéfaction et la mienne, car je ne le savais pas à ce point géologue, un morceau de basalte, chose assez rare dans ces parages.

Un jour de grande marée, il vint s'asseoir au sommet d'un roc et resta pendant deux heures à regarder et à écouter déferler les vagues.

En revenant, il me disait : « C'est curieux, je ne puis m'empêcher de penser à Hugo et à la quantité de belles images qu'il a trouvées... Quand cet homme pontifie, quand il dogmatise, c'est un grand imbécile. Mais il a trouvé des images, cela est certain, et en regardant la mer furieuse, je pensais à lui. »

Une autre fois, nous étions sur la jetée du Pouliguen à l'heure où une foule de baigneurs s'y promenait. La température était exquise; la mer était calme; on entendait les cris joyeux des enfants sur la plage; des barques aux voiles multicolores rentraient au port. Léon Bloy faisait ce qu'il pouvait pour goûter le spectacle qu'il avait sous les yeux; mais comme il lui était impossible de ne pas entendre les conversations naturalistes du voisinage, sa patience fut vite à bout et il surprit brusquement le groupe des promeneurs, en disant très haut d'un ton bourru: « Ces gens sont stupides! » Et, tournant le dos, il revint vers le port.

A l'entrée de la jetée, il y a une grande croix de bois et sur le piédestal de la croix, il y a une inscription qui demande des prières pour les marins.

En apercevant l'inscription, Léon Bloy s'arrêta comme s'il eût entrevu tout à coup la seule raison de sa présence à cet endroit, fit un grand signe de croix et récita d'une voix ferme un *Pater* et un *Ave*. Puis il s'éloigna, indifférent pour tout ce qui n'était pas la vie éternelle.

Cette anecdote le peint assez complètement:

incapable d'une contrainte pouvant adoucir l'horreur du contact social, négligeant le spectacle de la beauté pour crier aux hommes son mépris et courbé uniquement par la nécessité de prier Dieu.

Aussitôt seul avec moi, son humeur changeait; il oubliait ce qui l'avait exaspéré jusqu'au moment d'une nouvelle rencontre outrageante pour son idéal.

Avant de nous séparer, au Pouliguen, nous fîmes, avec la famille Bloy, plusieurs excursions dans la région. Celle de Guérande avait fait grand plaisir à Léon Bloy qui l'a racontée dans son journal:

... — *Pour la première fois, je vois une ville entièrement fortifiée, comme au* XVe *siècle. Le célèbre roman de Balzac s'ouvre tout grand dans ma mémoire, en contemplant cet adorable vestige... Je revois les du Guénic, Mlle des Touches et Claude Vignon; je revois surtout la détestable Béatrix et j'ai, une fois de plus, cette sensation grandiose du Néant de toute le visible qui se dégage continuellement de l'immense « Comédie humaine ».*

Le retour à Lagny, le 29 août, fut triste, car les ressources de Léon Bloy étaient nulles et son livre, *Exégèse des Lieux Communs,* s'achevait péniblement.

Il ne parut qu'au mois de juin de l'année suivante (1902).

J'ai déjà parlé de l'amertume que causait à Bloy l'insuccès de ses livres Jamais elle ne fut plus profonde et plus justifiée qu'à l'apparition de cette *Exégèse* que personne ne comprit comme elle méritait de l'être.

Impossible de trouver le pendant d'une

pareille œuvre à la fois tragique et amusante, quand elle n'est pas une merveille de psychologie.

Villiers de l'Isle-Adam et Ernest Hello, cités assez fréquemment par Léon Bloy dans l'*Exégèse,* peuvent lui être comparés quant à l'ironie.

Mais Hello n'écrit pas et ignore l'espèce d'insistance aristophanesque ou rabelaisienne qui fait rentrer ces tableaux divers dans un même cadre.

Villiers, plus léger, plus nerveux, plus improvisateur que Léon Bloy, reste assez souvent obscur.

Léon Bloy appuie davantage, imagine plus difficilement un conte, mais il est étonnant de clarté, malgré ses raffinements et la dispersion volontaire et continue de sa forme éclatante.

Il sait donner aux thèses les plus ordinaires, comme aux saugrenuités les plus infimes, une couleur littéraire inoubliable.

C'est à se demander si la constance de cette forme splendide n'est pas la cause unique et véritable de l'insuccès de l'*Exégèse.*

Il est dans tous les cas évident que cet insuccès fut complet et que l'auteur en souffrit beaucoup.

Sur l'exemplaire qu'il me donna, à côté de la belle dédicace imprimée, il ajouta ces seuls mots: « La Richesse, c'est Dieu le Père, La Pauvreté, c'est Jésus, La Misère, c'est l'Amour. » En même temps, il m'écrivait: « Ne me parlez plus de ce livre... »

Lui, toutefois, m'en parla souvent et, lors de ma dernière visite à Lagny, en février 1904, il m'en parlait encore.

Léon Bloy n'habitait plus rue Saint-Laurent. Il avait loué un pavillon dans un jardin.

Le jardin l'avait séduit, la demeure était incommode et mal entretenue.

Les démêlés du locataire avec la propriétaire, — c'est celle qu'il a appelée Mme Corbillard, — ont été consignés dans *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* d'une manière scrupuleuse et donnent une idée fort exacte des inconvénients de la bâtisse.

On peut lire à la page 457 :

Agonisant de chagrin, étranglé par l'indignation, je vais chez un personnage déjà rencontré, l'huissier B., en qui j'avais eu la surprise incroyable de trouver un lecteur de mes livres et un ami. Il s'intéresse à ma situation, promet de voir l'objet et ne désespère pas d'obtenir un délai...

C'est au milieu de ces angoisses que je trouvai Léon Bloy et me rencontrai précisément avec l'huissier B. qui venait offrir généreusement ses services et réussit, quelques jours après, à empêcher l'expulsion immédiate. Il avait lu *Le Mendiant ingrat* et Bloy en avait conclu à une admiration inéluctable de ce brave garçon pour tout ce que l'auteur du *Mendiant* avait écrit.

— « Puisque vous n'avez pas l'*Exégèse,* fit Léon Bloy, permettez-moi de vous l'offrir, ça vous amusera beaucoup. Je vais vous lire, en attendant, un ou deux chapitres qui vous donneront le ton du livre. » Et Bloy ouvrit son exemplaire et commença sa lecture, placé bien en face de son auditeur attentif.

Jamais je ne pourrais oublier la stupéfaction qui se peignit, dès les premières phrases, sur la figure de l'officier ministériel.

Léon Bloy avait choisi le conte intitulé: *La santé avant tout!*

La stupéfaction se changea bientôt en stupeur lorsque Bloy arriva au dernier alinéa: » Apprenez, mes amis, que je n'ai jamais vendu que de la..... ! » L'huissier se leva épouvanté et ne fut vraiment rassuré que lorsqu'il nous vit, Mme Bloy et moi, riant franchement, autant de sa figure que de ce que nous entendions.

Bloy se mit à rire lui aussi, acheva sa lecture et répéta: « Ça vous amusera beaucoup. »

Et je ne raconte pas cette anecdote pour la seule drôlerie de l'interlocuteur d'un grand artiste facilement déconcerté, mais pour dire l'amabilité, la bonté de Bloy envers un homme qu'il soupçonnait seulement d'admiration et de générosité envers lui, sa bonne humeur malgré l'angoisse qui le torturait.

En 1903, Léon Bloy étant encore à Lagny, parut: *Les dernières Colonnes de l'Eglise.*

L'auteur de ce livre revient au pamphlet dont il semble avoir voulu rajeunir la forme. Ce ne sont plus, comme dans *Le Désespéré* ou *Le Pal,* des portraits vigoureux des personnages, mais des caricatures de leurs ouvrages, Léon Bloy choisissant comme exemples les morceaux ridicules et les passage faibles.

Le révérend P. Judas, écrit douze ans avant les autres chapitres, est certainement le meilleur de l'œuvre qui se termine par *Le dernier poète catholique,* critique hardie et curieuse où Léon Bloy a montré son enthousiasme pour le très grand et très singulier poète qu'est Jehan Rictus. Tout le monde a lu les *Soliloques du Pauvre,* livre poignant, d'une poésie intense, avec une abondance d'images très nouvelles à ravir l'auteur de *La Femme Pauvre.* Jehan Rictus parle

l'argot et l'écrit comme il le parle, usant d'une façon ordonnée et fréquente de l'apocope.

Léon Bloy lui ayant fait remarquer que sa poésie eût gagné à être écrite dans une forme plus sévère, l'auteur des *Soliloques* lui répondit par une lettre qui est à mes yeux une des pages littéraires les plus profondes et les plus nettes de notre temps.

Cette page admirable eut d'ailleurs pour résultat de convaincre complètement Léon Bloy qui l'inséra dans son livre et y ajouta ces mots : « ..... il ne reste pas un atome de mes objections. J'ai enfin compris ! L'argot de Rictus, je l'épouse amoureusement désormais.... »

Ainsi j'ai toujours vu Léon Bloy, dénué d'esprit systématique et de préjugés, soumis à toutes les manifestations de la beauté, fussent-elles inattendues de lui.

Le 12 avril 1904, Léon Bloy et sa famille quittaient Lagny et venaient habiter Montmartre.

Le mendiant ingrat avait passé quatre années sur les bords de la Marne, années douloureuses pendant lesquelles il s'était vu abandonné, en proie à une immense fatigue.

Avant de publier le récit de ses déboires à Lagny, il publia *Mon Journal,* qui est celui de ses souffrances en Danemark.

Mon journal, le seul livre de Bloy qui, depuis *Le Révélateur du Globe,* ne fut pas dédicacé, fut livré un peu hâtivement à l'éditeur. Le titre ne vaut rien et Léon Bloy l'a souvent regretté.

Je ne dirai rien des événements racontés dans ce volume ; ils sont tous antérieurs de plusieurs années à mes relations avec l'auteur.

En 1904, parut *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne.*

Un libraire de Lagny, M. Bellé, fit composer une affiche *Vient de paraître* fort amusante et en couvrit les murailles de la région.

Il y était dit: « Cochons-sur-Marne, c'est Lagny », et c'était inexact.

Cochons voulait désigner Thorigny et Lagny réunis, et dans le journal de Léon Bloy, Thorigny devient *Ceux d'en Haut* et Lagny *Ceux d'en Bas.*

Dans ce volume comme dans les deux précédents du journal, il y a beaucoup de tristesses, mais aussi beaucoup de cocasseries. Pour ceux qui considèrent Léon Bloy tel qu'un écrivain amusant, *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* doit être le meilleur livre de Léon Bloy.

Le récit des tribulations de l'auteur est interrompu par des extraits d'articles et des brochures inédites.

C'est ainsi qu'on y trouve un poème en prose intitulé: *Les Douze filles d'Eugène Grasset.*

On a supposé depuis que Grasset avait été chargé par Léon Bloy, qui était son ami, d'illustrer son poème. Ce fut au contraire Léon Bloy qui s'inspira du calendrier composé par Grasset pour écrire les *Douze Filles.*

Il est regrettable qu'un éditeur ne se soit pas encore présenté pour réunir les *Douze filles* en un volume, avec le texte de Bloy en regard de chaque planche.

Eugène Grasset et Léon Bloy se connaissaient depuis le *Chat Noir.* Sans se fréquenter régulièrement, ils avaient conservé l'un pour l'autre des sentiments amicaux.

La première des *Douze filles* commence par ces mots : « Est-ce ma fosse que tu creuses ?.. s'il en est ainsi, hâte-toi... »

Si Eugène Grasset avait dû creuser la fosse de son ami, il lui eût fallu se hâter, en effet, car il est mort vingt-quatre heures après Léon Bloy. Les dernières lignes de *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne* disent la joie de l'auteur lorsqu'il s'évada définitivement de Lagny :

« ... Déménagement, évasion, délivrance... »

Il s'en allait à Montmartre, au n° 13 de la rue Girardon, où il ne séjourna que quelques mois, pour demeurer ensuite tout près de la basilique, rue de La Barre, dans un petit pavillon enfoui sous les arbres et voisin de semblables habitations dont les locataires étaient de paisibles chapelains.

Léon Bloy, sans être très heureux à Montmartre, n'y devait pas rencontrer l'espèce d'hostilité qu'il avait endurée à Lagny.

Dans ce vieux coin de Paris, les plus humbles des fournisseurs ont une habitude ancienne des artistes et de leurs façons. Ils leur sont indulgents.

Léon Bloy, qui n'avait à Lagny que des ennemis, devait trouver sur la butte quelques hommes pouvant le comprendre et admirer son œuvre.

Le sculpteur Frédéric Brou et le pauvre André Dupont auront été les plus fidèles de ces Montmartrois qui voisinaient avec le mendiant ingrat, et Brou a fait un buste qui sera pour toujours un des meilleurs portraits de Léon Bloy.

Une reproduction de ce portrait sert de frontispice à *Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne,* à côté d'une sorte de prologue où Léon Bloy demande pardon aux cochons, à ceux-là *qui marchent sur quatre pieds,* de les avoir assimilés *à une catégorie d'animaux puants....*

Le portrait et le prologue complètent ce livre étrange, fait du contact imprévu de la plus vulgaire des bourgades de province avec le moins banal des écrivains français.

LEON BLOY A MONTMARTRE

Après avoir quitté Lagny, Léon Bloy et les siens vinrent habiter au n° 13 de la rue Girardon. Des difficultés sans intérêt les en chassèrent et au mois de février suivant, 1905, ils étaient rue de la Barre, dans un pavillon trop petit, mais situé agréablement.

Ce pavillon était littéralement enfoui sous la verdure; une allée sablée en faisait le tour et pour y arriver, il fallait suivre un sentier vert qui aboutissait d'un côté à la rue de la Barre et de l'autre descendait vers des terrains incultes. Plusieurs habitations, presque semblables, se suivaient le long du sentier; chacune d'elles avait sa petite barrière en bois surmontée d'une sonnette peu compliquée.

Rien de plus pittoresque que ce coin de Montmartre dont les arbres ont été récemment arrachés et que dépareront bientôt d'affreuses constructions modernes. Lorsqu'on sortait, à certains soirs d'hiver, d'une de ces maisons rustiques, les primitifs réverbères suspendus au milieu des arbres, secoués par le vent, donnaient l'illusion d'une colline peu explorée, à cent lieues au moins d'une ville.

L'aspect de la rue de la Barre ne diminuait

guère cette impression. Il fallait trouver son chemin à travers un dédale de clôtures provisoires en bois, tantôt s'ouvrant sur des espèces de déserts noirs où séjournaient des amas de planches et des tas de pierres, tantôt se rétrécissant tel qu'un boyau où deux personnes ne pouvaient marcher de front. Les boutiques des marchands de chapelets étaient à cette heure hermétiquement fermées. Les visiteurs et, après eux, les mendiants, avaient quitté le voisinage de la basilique tout entourée maintenant d'obscurité et d'un silence qu'interrompait parfois le bruit des cloches. On arrivait ainsi en haut du funiculaire où la grande rumeur de Paris et ses lumières rappelaient la réalité !

Léon Bloy, lorsque je le visitai à Montmartre, me fit souvent la conduite jusqu'à cette esplanade qui sépare le pied de la basilique de l'entrée du funiculaire. Il s'arrêtait un instant regardant Paris et disait : « Que de souffrances dans tout cela ! Entendez-vous ces cris ! Combien sont des cris de douleur ! »

A peine installé sur la butte, il avait continué ses travaux au milieu d'infinies tribulations, comme par le passé, mais avec de réelles consolations procurées par de nombreux amis. Ceux-ci, en effet, souffraient de son éloignement, lorsqu'il était à Lagny et attendaient depuis longtemps, sa venue à Paris. Aux amitiés anciennes allaient bientôt se joindre des admirations nouvelles. La réputation de Léon Bloy grandit sans cesse à partir de cette époque.

Je renvoie le lecteur à *l'Invendable,* quatrième volume du journal de Bloy ; il y verra les apparitions successives de Georges Rouault, de Georges Desvallières, de Jacques et de Raïssa

Maritain, d'Auguste Marguiller, de Ricardo Viñes, de Pierre Termier, de Léon Bonhomme et du frère Dacien.

J'ai déjà nommé Frédéric Brou qui voisinait presque quotidiennement avec Léon Bloy.

Celui-ci, d'ailleurs, se rendait compte de l'espèce d'amélioration que ses derniers livres et sa venue à Paris avaient occasionnée sinon dans sa vie matérielle, du moins quant à sa notoriété d'artiste. Des personnalités du monde des Lettres, telles que Henry Houssaye ou Gustave Schlumberger, lui adressaient leurs ouvrages. Il m'écrivait, en 1906 : « Depuis un an, à peu près, on dirait que tout va mieux... Je reçois de précieux témoignages en assez grand nombre et il y a lieu de croire à une réédition prochaine du *Désespéré*. Alors, il me sera peut-être donné de guérir les blessures que ma misère a faites à quelques-uns... »

Le plus extraordinaire de tous ces correspondants fut assurément le tchèque Joseph Florian qui avait entrepris de faire connaître Léon Bloy à sa patrie, en le traduisant.

« Qu'est-il devenu à cette heure, le pauvre Josef ? » est une question que Léon Bloy se posa souvent au mois d'août 1914 (1).

Antérieurement, de 1901 à 1910, Josef Florian nous écrivait à Bloy et à moi, des lettres touchantes et pittoresques, dans un français que Bloy qualifiait d'adorable et qui dénotait un sens artistique extrêmement développé.

On eut dit que ce Tchèque possédait au plus haut degré la science narrative, le style jusqu'à

(1) Je sais maintenant que Josef Florian est toujours vivant à Starà Rise. R. M.

la couleur la plus riche, tout en ignorant les éléments les moins compliqués de la grammaire.

Je veux donner ici quelques exemples des lettres de Florian en respectant ses images:

... O René, vous possédez certainement le Révélateur du Globe. *Je suis avide de ce livre et vous pouvez tranquilliser ce faim. Or, je vous prie de tout mon cœur: Prêtez-le moi à quelque temps! Je le veux copier et je vous en réponds que vous le recevrez dans cet état dans lequel vous m'enverriez. Et vous étonneriez dans quel court temps vous le recevrez. Ecoutez-moi et songez que je dois nécessairement avoir ce livre dans ma main et que le cas est grave....* »

Ayant trouvé un exemplaire d'occasion du *Révélateur,* je m'empressai de l'offrir à Josef qui me répondit aussitôt:

« *... Je vous avoue que je ne doutais pas que vous me prêtez ce livre, mais ce que vous fîtes, je n'attendais pas! Joie énorme! Ecoutez! Comprenez cette parole? Je prierai pour vous à Dieu. Je n'ai rien pour vous donner autre chose. Car ma pauvreté est unique. Je laissai mon métier de professeur à l'école réale et après essais très vains je restais comme le pal dans les plaines. Alors, j'étais forcé de pleurer sous votre cadeau, de mon côté non récompensable...* »

Et plus loin:

... J'habite un très petit village dans les forêts de pins. Aucune poste! Deux étangs, grands pâturages!...

Dans la pauvreté où il vivait, je ne pus jamais m'expliquer clairement ce qu'il faisait et comment il parvenait à mener à bien des traductions qui ne

devaient rien lui rapporter et qui toutes sont éditées magnifiquement.

Il m'écrivait encore :

Mes amis qui, comme les étoiles, de temps en temps se découvrent et disparaissent et tombent sous les horizons, me procurent des livres... Savoir où arracher millions de ducats, j'arracherais avec le secours du Ciel. Léon Bloy sait que je suis pauvre, mais il ne sait rien de ma misère infinie et je vous prie de ne pas lui en dire rien dans son état dangereux... Alors, je vous avoue ces choses sous sept cachets de votre silence... »

Une fois, il était resté longtemps sans m'écrire et reprit ainsi la correspondance :

Ne soyez pas fâcheux....!

Ses lettres, d'une splendide calligraphie, étaient écrites sur du beau papier et renfermées dans d'étonnantes enveloppes aux couleurs variées et couvertes par lui de bizarres dessins à la plume. Je l'en félicitai en lui demandant s'il était enlumineur. Il me répondit par cettre phrase brève : « Non enlumineur, peut-être rubricator. »

Il affectait une briéveté étrange et naïve aussitôt qu'il s'agissait d'affaires en dehors de la littérature et de l'art. Ce fut ainsi qu'il adressa à Léon Bloy le plus étrange télégramme que celui-ci avouait avoir reçu. Une personne riche de Moravie s'était enthousiasmée pour *La Chevalière de la Mort,* et Josef Florian avait espéré qu'elle pourrait venir en aide à Léon Bloy. Celui-ci se trouvant dans un moment extrêmement pénible et difficile, avait écrit en substance à Josef : « Dites-moi si la personne en question donne une réponse favorable. Dans le cas contraire, nous

n'avons plus qu'à crever. Répondez par dépêche.... »

Le lendemain, Léon Bloy recevait une dépêche ainsi conçue : « Crevez... J. F. »

Au mois de juin 1903, le bon Josef avait déjà traduit : *Ici on assassine... Propos d'un Entrepreneur... Un brelan d'excommuniès... Le Salut par les juifs... Le Mendiant ingrat... Le fils de Louis XVI... Le Désespéré... La Chevalière de la Mort... La Femme pauvre...* sans compter le *Christophe Colomb* de Roselly de Lorgues. Josef m'écrivit alors :

Ce travail continue de jour en jour. Mais toutes ces traductions sont encore en manuscrits et parce que je n'espère pas trouver éditeur à mon goût — la plupart sont boutiquiers hideux — je prête ces manuscrits aux hommes de bonne volonté qui veulent les lire...

Je ne connais que le frère Dacien dont l'enthousiasme puisse être comparé à celui de Josef Florian.

Ce bon frère des Ecoles Chrétiennes, venu tard dans l'entourage de Bloy, avait lu les livres du maître longtemps avant de le connaître et comme ses moyens ne lui permettaient pas de les acheter tous, il se les faisait prêter et les copiait entièrement.

Les livres copiés ne le quittaient guère ; il en avait toujours deux ou trois qui gonflaient les poches de sa soutane et si, parlant de son auteur préféré, il avait besoin d'une citation, on le voyait sortir un volumineux cahier, appuyer ses lunettes rondes, et de sa bonne voix rude, lire du Léon Bloy.

Sa méthode est la même depuis qu'il possède les livres qu'il n'a plus la peine de copier, il les porte toujours avec lui, mais je regrette quand je le vois un in-douze à la main, le geste touchant d'autrefois et les pauvres cahiers de classe couverts de son écriture régulière à l'encre bleue.

On ne saurait dire à quel point Bloy appréciait des amitiés et des admirations de ce genre.

Il dédia à Florian *Belluaires et Porchers* qui parut en 1905.

Ce livre dormait dans les tiroirs de Léon Bloy depuis de longues années. Il est formé de vingt-quatre articles parus dans des revues et des journaux divers au temps où l'auteur était exclusivement journaliste et pamphlétaire. Léon Bloy y ajouta une introduction magnifique et le texte de deux brochures publiées antérieurement : « *Un brelan d'excommuniés* et *Ici on assassine les grands hommes.*

Le retard apporté à la publication de *Belluaires* avait pour cause les refus successifs de plusieurs éditeurs qui craignaient de mécontenter les victimes du pamphlétaire, lequel s'attaquait à des réputations solides : les Goncourt, Alphonse Daudet, Paul Bourget, etc...

En 1905, le volume, proposé à l'éditeur Stock, fut accepté d'emblée et cet accueil indique bien l'espèce de transformation qui se faisait alors de la réputation de Bloy. Presque aussitôt après l'apparition de *Belluaires*... le « Mercure », pour la même raison, demandait à Léon Bloy un livre de *Pages choisies* qui parut l'année suivante.

Le choix de ces pages fut fait par Léon Bloy lui-même qui y fit entrer tous ses ouvrages à l'exception des *Propos d'un entrepreneur de démolitions* à l'égard duquel il avait une espèce

d'appréhension, à mon avis injustifiée, car cette réunion d'articles forme un merveilleux livre. A chaque fois que je lui en parlais, il me disait : « Il y a un tas de sottises dans ces vieilles pages où je me démolis moi-même...! » Et comme je protestais en lui conseillant la réimpression des *Propos..*, il faisait tout étonné: « Vraiment, vous parlez sérieusement ? »

Pour en finir avec les *Pages choisies,* ajoutons que le livre s'augmente d'une belle dédicace à Mme Bloy, d'une préface de Louis Gatumeau et d'un portrait de Léon Bloy par Léon Bonhomme; ce portrait discuté, quand il fut exposé au Salon d'Automne n'est peut-être pas très synthétique, mais n'en rend pas moins d'une manière assez saisissante un des aspects de la physionomie du « *Mendiant ingrat* ».

En cette même année, 1906, Bloy avait publié dans la *Nouvelle Revue* deux importants articles sur « *l'Epopée byzantine* » et « *Gustave Schlumberger* ». Familier depuis longtemps avec l'histoire du Bas-Empire, Léon Bloy avait absorbé les compilations savantes de Lebeau et souvent souhaité qu'un historien plus romantique s'emparât de ce sujet aux couleurs violentes et plaçât en relief des faits aussi impressionnants que l'aventure des deux Bardas et le règne du Bulgarochtone.

Sans approuver toutes les conclusions de Gustave Schlumberger, il s'enthousiasma pour le style que cet écrivain remarquable a mis au service de ses patientes recherches et vit tout de suite ce qu'il pourrait y ajouter, lui, Léon Bloy, dans un simple aperçu orné de citations. Son étude en deux parties est palpitante d'intérêt.

Jamais la supériorité des interprétations reli-

gieuses de Léon Bloy n'aura été plus apparente que dans ces quelques pages.

Les deux articles réunis en une plaquette à couverture illustrée parurent chez l'éditeur Blaizot et, tout récemment, ce petit livre, augmenté d'une préface, a été réimprimé par la Maison Crès (1).

A la date du 31 août, je reviens à l'année 1906, on lit dans le journal de Léon Bloy :

« Lettre de Termier ; il nous attendra, le 7, à la gare de Grenoble, et nous donnera l'hospitalité de sa maison de campagne, avant notre pèlerinage. Josef F... nous donne rendez-vous sur la Montagne, le jour de l'Assomption. »

Ainsi, Josef, ayant appris le prochain pèlerinage de la famille Bloy à la Salette, partait du fond de la Moravie, accompagné d'un ami, un prêtre de son pays, pour rencontrer sur la sainte Montagne, celui qu'il admirait.

Je renvoie encore une fois le lecteur à l'*Invendable*. Léon Bloy me raconta depuis l'entrevue qui fut bizarre, Josef ayant décidé de contempler sans mot dire son grand ami.

— « C'est égal, me disait celui-ci, j'aime les gens silencieux, mais faire un pareil trajet pour me voir exclusivement et passer plusieurs jours avec moi sans que nous ayons pu échanger une pensée, voilà qui est au moins incompréhensible, sinon agaçant. »

Revenu à Paris, Léon Bloy prit immédiatement la détermination de commencer le livre sur

(1) Le titre a été changé. L'édition Crès est intitulée *Constantinople et Byzance*. — Lire dans le *Mercure* les deux articles de M. E. Bartelemy à propos de ce livre, Décembre 1908 et Mars 1918.

la Salette qu'il avait depuis longtemps projeté et qu'il devait intituler *Celle qui pleure*. Son intention n'était point de faire un livre définitif historiquement, mais une œuvre d'exégèse à la manière du *Salut par les Juifs*.

Il dut s'interrompre dès le début de son entreprise, pour déménager, le pavillon qu'il habitait ayant été condamné à la démolition.

Avant son départ, il reçut la visite de M. Dornac qui prit, là, trois photographies très bonnes. L'une d'elles a servi de frontispice à la deuxième édition de *Je m'accuse*. Les trois font partie de la collection fameuse « Nos contemporains chez eux », dénomination qui faisait sourire Léon Bloy. Il me donna à choisir une de ces photographies et l'orna de cette dédicace : « Je ne suis pas un contemporain et je n'ai jamais été chez moi.. »

Léon Bloy loua, rue Cortot, un appartement dont la pièce principale était un atelier de peintre. Je ne l'ai jamais vu aussi mal logé que dans cette maison triste et impraticable. L'appartement était au premier étage. On y accédait par un escalier étroit. Sur le palier, il y avait deux portes. L'une était la porte du logis et l'autre celle des water-closet et comme cette dernière était au moins aussi apparente que la première, cela occasionnait pour certains visiteurs peu au courant, des méprises regrettables.

L'atelier, immense, était précédé de deux ou trois pièces obscures qui servaient de chambres à coucher et d'une petite cuisine. Lorsqu'il ne faisait ni trop chaud ni trop froid, le séjour dans la vaste salle n'était pas désagréable, mais si le soleil d'été dardait ses rayons sur le vitrage, alors elle devenait intenable et on n'avait que l'unique ressource de descendre dans une portion de

jardin d'où les arbres étaient absents et qui n'offrait pour cela qu'une fraîcheur relative.

L'hiver, l'atelier était d'un chauffage difficile. La pluie et même la neige passaient quelquefois au travers des interstices du châssis et tombaient sur le plancher. Bloy, réfugié entre son bureau et son poêle, y exprimait son dégoût des propriétaires.

J'avoue avoir passé d'heureux moments dans ce réduit misérable. La bonhomie de Léon Bloy, lorsqu'on pouvait le posséder dans l'intimité, était exquise. Lorsqu'il causait avec un ami *éprouvé,* comme il disait, il quittait son armure, se laissait aller à la joie de montrer toute son âme, satisfaisait sa passion d'aimer et sa soif de mêler ses impressions religieuses à tous les événements de sa vie. Il mettait à nu son cœur de contemplatif et l'homme indifférent qu'il était ailleurs, faisait place à un être tout en nuances, qui savait classer et percevoir les moindres délicatesses. Il jouissait de la pureté de son foyer, de la simplicité de mœurs très douce dont il avait su s'entourer. Son humeur n'était pas variable. Jamais je ne me suis dit en allant le visiter : « Comment vais-je le trouver, aujourd'hui ? » Et à partir de cette époque, 1907, je le voyais très souvent.

J'habitais Versailles et chaque semaine je faisais le voyage de Montmartre. A la descente du train, gare de l'Alma, je prenais le petit omnibus Place Saint-Pierre-Porte Rapp et, après une montée lente et attrayante, j'arrivais au funiculaire, puis rue Cortot.

Que Léon Bloy eut à me faire part de ses difficultés ou qu'il eut à m'annoncer une nouvelle heureuse, il me recevait toujours avec une simplicité affectueuse. Dans l'un ou l'autre cas, il était

rare que la journée ne se terminât pas gaiement.

La gaieté de Léon Bloy est visible dans beaucoup de ses livres et particulièrement dans certaines parties de son journal, mais elle y est toujours comme enveloppée. La souffrance et la contemplation, étant à la base de sa nature, lui commandaient la gravité. Il écrivait pour agrandir et frapper les âmes, non pour s'amuser. S'il a été amusant assez fréquemment, c'était parce que se donnant tout entier, il lui eût été impossible de dissimuler dans son œuvre cette face de son caractère. Mais il était nécessaire de le fréquenter assidûment pour savoir ce que cette bonne humeur avait de spontané. Son rire n'était pas exclusivement provoqué par des cocasseries imaginées par lui. Je me souviens d'une lecture que nous fîmes ensemble du chef-d'œuvre de Marcel Schoob, *Loyson Bridet.*

Léon Bloy riait aux éclats, m'interrompait pour rire davantage, sans plus rien entendre, les bras levés. L'ironie du livre lui plaisait infiniment.

Une autre fois, il provoqua une lecture de Marc Twain et lui-même se réserva de nous lire *l'Interview* en s'essayant, sans y parvenir à garder son sérieux. Quant à ses plaisanteries, elles étaient souvent faites du contraste de l'individualisme le plus outrancier avec les faits les plus ordinaires.

Un jour qu'il arpentait le vaste atelier de la rue Cortot en toussant de façon inusitée, comme s'il avait voulu faire s'écrouler les murailles, Mme Bloy lui dit : « Ne pourrais-tu tousser autrement. C'est effrayant et personne ne tousse de la sorte. »

Bloy répondit : « Voudrais-tu pas que je toussasse à la manière des autres ?

Il y eut pendant quelque temps, rue Cortot, une femme de journée qui s'appelait Elise et qui, fût-elle devant son fourneau ou appuyée sur le manche de son balai, affectait un imperturbable flegme.

J'entends encore Bloy, au moment où nous nous préparions à sortir, lui tenir ce petit discours : « Chère Mademoiselle, pendant mon absence, vous voudrez bien veiller plus que jamais à l'accomplissement de votre devoir... Et savez-vous quel est votre devoir?... C'est d'empêcher l'entrée des malfaiteurs!!! » Le mot *malfaiteurs* était rugi et pourtant Mlle Elise restait impassible. Alors, Bloy reprenait et cette fois sur un ton très doux:

Est-ce toi, chère Elise, ô jour trois fois heureux
Que béni soit le Ciel qui te rend à mes vœux....

Puis, constatant enfin l'inutilité de ses efforts, il se tournait vers moi en disant: « Elle s'en f...! » et m'entraînait vers la sortie.

C'est dans un de ces moments de badineries, au café de la place d'Anvers, qu'il me dit un jour :

« Dans le cas où vous voudriez faire ma biographie, je vais vous donner le moyen de causer à mes chers confrères une joie énorme. Vous direz que j'ai fait un plagiat de sept lignes... Oui, mon ami, les sept premières lignes du conte intitulé: *Humiliation d'un sublime,* dans *Sueur de Sang,* ne sont pas de moi (1).

(1) Voici les sept lignes en question :

Mais regarde donc ton jeu, bougre d'âne, t'as la révolution dedans quinte mangeuse portant son point, dans l'herbe à la vache; quinze et cinq, vingt; trois bor-

Je les ai prises dans le livre étonnant, quoique mal fichu, de Denis Poulot (1).

Vous savez que le rôle de l'âne de la fable ne m'a jamais déplu :

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue,
Je n'en avais nul droit.....

Alors vous raconterez cela aux populations qui m'admirent. Vous pourrez même ajouter, puisque vous en serez à *Sueur de Sang,* que le premier conte de la série, *L'Abyssinien,* est imité (vous entendez, imité!) de Barbey d'Aurevilly... »

Je profitai de la confidence pour lui demander : « Vous prétendez, dans l'*Abyssinien,* que cette histoire n'est pas même une anecdote. Avez-vous vraiment connu le guerrier pâle et rouge, au visage de jeune fille ? » (2).

— Oui, me répondit-il, je l'ai connu. Il nous étonnait profondément, et jamais nous n'avons pu savoir d'où il venait, qui il était et ce qu'il devint après la guerre. Le portrait que j'ai fait est rigoureusement exact. Seulement, c'était un fantassin comme moi-même. J'ai imaginé le cheval.

gnes, vingt-trois ; trois bœufs, vingt-six ; tierce major dans les vitriers, vingt-neuf; trois colombes, quatre-vingt-douze; et joue An un de la république, quatre-vingt-treize. Mon pauvre Auguste t'es passé au gabarit....»

(1) Denis Poulot : *Le sublime* — 1872 — Paris, Librairie internationale.

(2) Mon Abyssinien prétendu avait a peu près le visage d'une très belle fille infiniment voluptueuse et aussi dénuée de courage qu'on peut l'être sous le soleil..
(*Sueur de sang*)
p. 24 de la 2e éd. — Crès 1914

Nous étions parfois interrompus dans nos causeries ou nos lectures par l'arrivée de visiteurs habitués ou non. Le sculpteur Frédéric Brou était celui que je voyais le plus fréquemment. Il avait un atelier rue Tourlaque et il ne se passait guère de jours sans qu'il montât chez Bloy ou sans que Bloy descendît chez Brou. Ils se connaissaient depuis quelques années. Rictus avait présenté Brou chez Léon Bloy.

Celui-ci avait été très spontanément séduit par l'artiste, dont le physique et le caractère étaient bien faits pour impressionner Bloy.

Frédéric Brou a les traits du visage pareils à ceux de Baudelaire; il est de haute taille. Autrefois sous-officier dans la marine de guerre, il a gardé dans sa démarche comme un souvenir de son premier métier. Il parle d'une voix grave, sans rudesse, sourit volontiers, rirait souvent si la vie était moins amère. Il habite, avec sa femme et sa fille, dans son atelier de la rue Tourlaque où il s'est construit une soupente et un escalier qui aboutit à la soupente. Car Brou est architecte autant qu'il est sculpteur.

Il est aussi peintre, mécanicien, brocanteur, professeur, luthier, médecin. astronome, nouvelliste et un peu sorcier.

Son atelier est meublé avec goût, garni d'objets exquis, vieilles épées, vieilles images, verreries rares et tableaux de toutes sortes. Au-dessus du piano, il y a une figure coloriée d'Henri Cros, spécimen magnifique de cet Art singulier et charmant.

Léon Bloy vint souvent s'asseoir dans cet atelier; il m'y conduisit un soir d'hiver. Une grande lampe à abat-jour, suspendue à quelques

mètres au-dessus du plancher, répandait sa lueur sur les plâtres et les marbres.

« Eh bien! disait Léon Bloy, comment va la sculpture? »

— Toujours très mal, répondait Brou, aussi vais-je bientôt prendre un métier plus lucratif! »

— Oh! mon ami, reprenait Bloy, faites donc de la littérature! Vous n'avez jamais voulu m'entendre. Vous savez pourtant quelle fut ma vie depuis vingt ans! »

Après un buste de Léon Bloy, très réussi, Brou entreprit un monument à Villiers de l'Isle-Adam dont on a beaucoup parlé au moment où il fut exposé au Salon des Artistes français, en 1907.

Un comité fut formé dont je ne raconterai pas les déboires. Deux choses méritent d'être retenues: la brochure publiée par Léon Bloy et l'unique réunion du comité dans l'atelier de Brou.

Celui-ci avait insisté auprès des membres du comité qu'il connaissait particulièrement, de ne pas manquer cette réunion urgente pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer ici. Il y avait environ une vingtaine de personnes, parmi lesquelles Léon Dierx, Camille Mauclair, G. de Malherbe, E. de Rougemont, etc...

Brou, dont le rôle était très délicat, s'en tira de la manière la plus heureuse. Bloy fut terrible. Jamais je ne le vis insolent et méprisant comme il fut ce jour-là.

Il arriva parmi les derniers, souhaita le bonjour aux quelques amis qu'il avait, puis Brou, plaçant devant lui Léon Dierx, dit très doucement: « Peut-être vous connaissez-vous déjà ?... Léon Bloy, Léon Dierx... »

L'auteur des *Lèvres closes* sourit et tendant

très franchement sa main droite : « Bonjour, Léon Bloy, fit-il.

Alors Bloy, baissant vers le sol sa tête blanche et farouche, comme s'il eut voulu s'esseuler à tout prix, ne saisit pas la main tendue vers lui, articula nettement : « Bonjour, monsieur ! » puis tourna le dos.

Une heure après, nous étions ensemble dans un café de la rue Lepic et je lui rappelais l'attitude qu'il avait eue : « Oui, me répondit-il, Dierx est un bon homme, j'en suis persuadé, et je crois, quoique son œuvre me soit indifférente, qu'il est aussi un poète de talent. Mais pourquoi voulez-vous que je connaisse Dierx ? Il offre chaque jour cette même main qu'il m'a tendue.... à Mendès !... à X... ou à Z... Ça le regarde, mais cette même main n'est pas pour Léon Bloy..... »

Quant à la brochure que Bloy publia pour favoriser les souscriptions au monument et qui parut en 1907, chez Blaizot, avec, en frontispice, une reproduction de la maquette, elle est parfaite et fut trouvée telle par tous les amis de Villiers et de son œuvre.

Cette plaquette, élégante et devenue rare, aura été le dernier témoignage de l'admiration persistante de Léon Bloy pour *Tribulat Bonhomet* et *l'Eve future*.

Cependant, *Celle qui pleure,* livre commencé dès le retour du pèlerinage de Léon Bloy à la Salette, interrompu par le déménagement et la brochure sur Villiers, fut achevé dans le courant de l'année 1907.

Il y avait trente ans que Léon Bloy avait été initié aux révélations de la Salette par un vieux prêtre qui repose aujourd'hui dans le petit cimetière de la Sainte-Montagne, face à la basilique.

Depuis 1878, Bloy avait parlé plusieurs fois de l'Apparition, mais l'occasion ne lui avait pas été donnée de flétrir les tentatives faites pour déconsidérer le Secret de Mélanie. Son livre est presque entièrement consacré à l'histoire du Secret.

Je renvoie à *Celle qui pleure* le lecteur qui voudrait approfondir cette histoire dans ses origines et dans ses conséquences. Je dois dire ici l'importance qu'elle avait dans la vie et dans les œuvres de Léon Bloy.

Pour lui, tous les événements, particuliers et généraux, tournaient autour de la connaissance ou de la méconnaissance de ces faits, et il s'en inspira jusqu'à ses derniers jours.

Dans les *Méditations d'un Solitaire en* 1916, qui fut son ultime publication, il revient plusieurs fois aux prédictions de la Vierge de la Salette, faisant allusion au passage du Secret qui contient ces mots: « ... puis, il y aura une guerre générale qui sera épouvantable.... »

Tout en étudiant les nombreux documents qu'on mit à sa disposition pour écrire *Celle qui pleure,* il eut comme une révélation de ce qu'avait été Mélanie, bergère de la Salette.

Il savait, depuis longtemps, que c'était une âme pieuse et qu'elle avait été persécutée par un clergé orgueilleux et désobéissant, mais il ignorait qu'elle fut une sainte et que, dans sa vie surnaturelle, le miracle de la Salette n'était qu'un épisode. Léon Bloy apprit ces choses avec autant de joie que de curiosité et projeta aussitôt une *Vie de Mélanie,* qui parut quelques années plus tard.

En attendant, ayant terminé *Celle qui pleure,* il lui fallait trouver un éditeur. Il le chercha dans

le monde catholique et il va sans dire qu'il ne l'y découvrit pas, aucun de ceux auxquels il confia son manuscrit, ne se souciant de propager les révélations historiques de ce contempteur des évêques français.

C'est alors que M. Termier, qui devait être le dédicataire du livre, dit à Léon Bloy : « Trouvez seulement un imprimeur et je payerai les frais d'édition ». Léon Bloy lui écrivit presque aussitôt :

« ... *Il a plu à la grande Reine de vous choisir, vous, Termier, pour être l'excitateur et le confortateur de son très petit prophète. A cela vous ajoutez de votre plein gré le buccin des anges. On ne peut que vous féliciter amoureusement...* »

Puis, il se procura un imprimeur et l'ouvrage, porté ensuite au *Mercure,* qui l'accepta, parut en juin 1908. Son succès fut restreint, comme celui de tous les autres livres du même auteur, mais le but que celui-ci s'était proposé, n'en fut pas moins atteint.

Dans les milieux religieux, l'histoire du miracle de la Salette fit des progrès rapides. Ceux qui se figuraient le fameux secret enterré définitivement sous une colonne de silence, furent obligés de se déclarer ouvertement pour ou contre.

Quelques-uns en comprirent l'importance et Mélanie ne fut plus seulement la petite voyante de la Salette, mais une sainte investie de par un ordre surnaturel, d'une mission divine. Ces révélations, ai-je besoin de le dire, ne pouvaient s'adresser qu'à un tout petit nombre de lecteurs ; combien de fois n'ai-je pas entendu Léon Bloy

m'exprimer, à propos de son livre, sa tristesse du monde moderne « qui, disait-il, ne s'intéresse qu'à des riens ! »

— « Moi, ajoutait-il, je ne me consolerai jamais de ne pouvoir m'entretenir du Paradis perdu avec cet homme que vous voyez là, au café, à deux pas de nous. Parmi ces passants que nous avons coudoyés tout à l'heure, combien songeaient à autre chose qu'à leur viande ? Il m'est intolérable de penser qu'il n'y en avait peut-être pas un pour qui le nom de Jésus ne fut une occasion de mépris. »

Lorsqu'il causait de la beauté de la vie considérée surnaturellement, il ne dogmatisait en aucune façon, il était humble.

« Nous avons, disait-il encore, quelques flambeaux magnifiques pour nous guider dans les ténèbres, mais quelles ténèbres ! »

C'est à Mme Bloy qu'il fit un jour cette réponse où paraît si bien sa soif jamais apaisée des choses mystérieuses.

— « Quelle sera ton impression, demandait-elle, quand tu verras venir la mort ? »

— « Une immense curiosité ! » répondit-il.

En considérant Léon Bloy sous cet aspect, il devient un cas unique.

Je sais que des hommes, en assez grand nombre et dans tous les temps, ont méprisé la vie présente et placé tous leurs désirs dans l'espérance inébranlable d'une béatitude future ; mais je ne crois pas qu'un seul de ces croyants ait poussé ce sentiment aussi loin que Léon Bloy et surtout dans des conditions aussi étranges. Si ces hommes, en effet, ont pu soutenir des luttes opiniâtres, se sentir cruellement menacés, outragés, persécutés, ils ne s'étaient pas créé, comme à

plaisir, un cadre à leur souffrance qui fut en contradiction constante avec cette souffrance même.

Léon Bloy était un artiste, un être fait pour charmer les autres hommes ; il avait toutes les ressources d'un créateur de joie et de beauté et il ne voulut utiliser ces dons que pour l'achèvement d'une œuvre consacrée à la gloire de Dieu. Aussi passa-t-il devant ses contemporains comme un étranger. On méconnut son attachement à la douleur, attachement volontaire d'où venait le plus rare et le meilleur de ce qu'il écrivait.

Ceux qui ne l'ont pas compris n'ont vu en lui qu'un homme impossible à satisfaire, un *mendiant ingrat,* comme ils disaient, sans s'apercevoir qu'ils lui donnaient le titre d'un de ses plus beaux livres.

Hâtons-nous d'ajouter que ce douloureux connut d'incomparables joies : « Les larmes de tristesse, me disait-il, se changent vite en larmes d'amour ! » Et s'il aima profondément, il fut profondément aimé. Avec quel soin, quelle constance, il voulut profiter de l'affection qu'on lui prodiguait. On eut dit qu'il réservait des trésors de sensibilité pour les instants où sa tendresse pouvait se manifester et qu'il s'appliquait à faire ces instants aussi fréquents qu'il était possible.

Il répétait cent fois par jour, presque à chaque rencontre avec ses filles : « Tiens, voilà ma chère petite Véronique », ou : « Bonjour, ma chère petite Madeleine ! »

Une absence d'une demi-heure dans Montmartre lui donnait l'occasion, à sa rentrée, d'aller embrasser ses enfants et il n'y manquait point.

Et je me suis souvent dit, en le voyant vivre

ainsi, à sa guise, qu'il avait dû souffrir lorsqu'il n'était qu'un homme de lettres isolé dans l'affreux Paris.

Combien devaient peser les sourires et les poignées de main des littérateurs, grands ou petits, à cet étrange confrère qui ne pouvait que donner toute son âme, ou rester irrémédiablement fermé.

La Correspondance contenue dans son journal ne peut que confirmer cette observation. Ou il s'y livre entièrement ou il oppose une fin de non-recevoir, quelquefois insolente et souvent cocasse.

On va bientôt publier la correspondance inédite de Léon Bloy; il faudrait pouvoir la calligraphier entièrement pour montrer jusqu'à quel point il refusait de se livrer au premier venu.

Son écriture ne le révélait qu'après un échange de plusieurs lettres.

Il redoutait d'ailleurs une nouveauté pour ce qu'elle contient de banal. Et pour cela, il préférait aux rues neuves et confortables, l'aspect désolé de son quartier pauvre, à Montmartre. Et lorsque, fatigué de son atelier de la rue Cortot, Bloy se décida de chercher un autre appartement, ce fut avec l'intention de ne pas s'éloigner de la basilique, de la place du Tertre, et surtout de l'église Saint-Pierre dont l'architecture solide semblait si bien faite pour abriter sa prière de vieux primitif.

Léon Bloy ne devait quitter son atelier de la rue Cortot qu'au mois d'octobre 1908.

En attendant, les visites chez lui devenaient de plus en plus fréquentes; il fut même obligé de les raréfier en espaçant les unes et en supprimant

les autres : « Je deviens une bête curieuse, me disait-il, je ne veux pas de ça. »

Le dimanche était plus particulièrement son jour de réception. Je m'y rendis très rarement, préférant de beaucoup le trouver seul au milieu des siens. Il était vraiment lui-même dans ces instants de confidences, sa tristesse toujours tempérée par cette paix intérieure particulière aux âmes profondes, qui ne l'abandonna jamais et l'intérêt constant qu'il portait à ses amis. Les questions trop générales et les nouvelles du jour lui étaient indifférentes.

Ce fut rue Cortot que je vis, pour la première fois, Ricardo Viñes et André Dupont. Le premier, déjà en possession de sa réputation, n'avait que peu d'instants de liberté. Il venait, quand il le pouvait, déjeuner chez Léon Bloy qui l'aimait beaucoup. Tous les artistes qui ont fréquenté Viñes, savent l'attrait irrésistible de son caractère primesautier, généreux, indulgent, de son érudition et de ces éclats spontanés d'une joie presque enfantine qui traduisent si heureusement une simplicité et une cordialité inaltérables.

Quand il se mettait au piano, chez Léon Bloy, il y restait tout le temps qu'il fallait pour que se déroulât son répertoire admirable.

Bloy qui n'était guère plus musicien que Flaubert ou Gautier, écoutait Viñes avec une attention soutenue.

Tout d'abord, il s'asseyait non loin du piano, croisait ses jambes et joignait les mains sur son genou, d'un air résigné. Dès le second morceau, on voyait son visage s'éclairer, comme s'il eût été lui-même surpris de sa sensibilité musicale ; puis, tout à coup, sa vision devenait plus nette, ses yeux ne quittaient plus le clavier et les doigts de

Viñes. Après le dernier accord, il se levait en disant : « Ce Catalan est un merveilleux artiste. »

Ricardo Viñes venait régulièrement présenter ses souhaits à la famille Bloy le 1er janvier de chaque année. Il arrivait les bras chargés de cadeaux. Les jeux destinés à Véronique et à Madeleine, étaient expérimentés par Viñes lui-même, en présence de tous et son rire bruyant interrompait à chaque minute ses démonstrations.

Tout autre était le caractère d'André Dupont qui fréquentait également la rue Cortot à cette époque et qui, devenu le voisin de Bloy peu de temps après, resta jusqu'à ce que celui-ci eut quitté Montmartre, un de ses hôtes les plus assidus.

Dupont avait une voix de gorge en analogie parfaite avec l'espèce de rictus qu'un monocle solidement fixé, faisait courir sur sa figure imberbe. De cette voix sourde, mais mordante, il débitait des aphorismes sans douceur qui se trouvaient être d'excellentes critiques. Bloy, toujours entrepreneur de démolitions goûtait pleinement ces phrases courtes, entrecoupées d'exclamations brèves qui dénotaient plutôt l'insouciance que la méchanceté.

André Dupont avait beaucoup d'esprit et beaucoup de talent. Les petites *silhouettes* qu'il a publiées un peu partout et particulièrement à l'*Intransigeant,* ont fait regretter qu'il n'ait pas écrit davantage ; son admiration pour Bloy était énorme.

Bloy le laissa écrire une préface pour le quatrième volume de son journal, mais il aimait surtout ses conversations remplies d'anecdotes et de potins sur un tas de gens que Bloy ignorait au contraire de son ami qui connaissait tous les

milieux littéraires de Paris et mettait beaucoup de brillant dans les descriptions qu'il en faisait. Nous avons souvent descendu tous les trois, Bloy, Dupont et moi, des hauteurs de la rue Cortot aux boulevards extérieurs.

Léon Bloy ne se contentait plus alors d'une simple conduite jusqu'au funiculaire. Il suivait avec nous les escaliers et, arrivés au square Saint-Pierre, on prenait la petite rue Steinkerque jusqu'au boulevard et nous entrions dans un café qui faisait face à la place d'Anvers. Dans ce café, je rencontrai plusieurs fois Georges Rouault souvent accompagné de Léon Bonhomme dont j'ai parlé à propos du portrait qui orne les *Pages choisies* de Léon Bloy.

Bonhomme proposait une partie de billard à Bloy qui acceptait presque toujours.

Rouault, un des meilleurs êtres et un des artistes les plus intelligents que j'aie jamais vus, se donnait des airs de réfractaire, disait bonjour d'un coup de tête nerveux, en regardant au loin. Il restait un long moment silencieux, puis prenait tout à coup parti et proclamait des choses d'un grand bon sens avec les mêmes gestes et le même accent que s'il se fût agi d'extravagances. Il soutenait aussi des paradoxes, mais avec la simplicité de ton ordinairement due aux thèses les plus sages.

Les réunions quasi- hebdomadaires au café de la place d'Anvers, n'étaient pas régulièrement aussi nombreuses. Maintes fois, nous étions trois, Bloy, Dupont et moi. Et alors, la conversation était surtout littéraire.

Quand Bloy remuait de vieux souvenirs, le nom de Barbey d'Aurevilly revenait fréquemment sur ses lèvres; il rappelait la générosité de

son vieil ami : « Comment ! Bloy, vous avez des souliers percés et vous ne me l'avez pas dit ! Ce n'est pas bien ! »

En répétant ce propos, Bloy pleurait.

Je lui citais des passages de *L'Ensorcelée* ou du *Chevalier des Touches* et je voyais, à l'émotion qu'il éprouvait, combien il avait dû admirer Barbey, combien ses premiers enthousiasmes avaient dû être violents.

« En ce temps-là, me disait-il, si j'avais à écrire sur d'Aurevilly, je me croyais toujours au-dessous de ma tâche et j'aurais admiré de lui n'importe quoi... »

Il me parlait aussi de Paul Féval et me fit lire *Annette Laïs:* « C'est une chose charmante, faisait Bloy, à côté de beaucoup de médiocrités. Féval écrivait trop vite, bâclait des livres. L'homme était excellent. Il faisait des kilomètres dans Paris, quoiqu'il eut les jambes malades, pour m'apporter un secours. « Tiens, mon petit, disait-il, prends ça et ne le dis pas à ma femme. »

Bloy admirait Féval romancier ou Gozlan parce que leurs procédés étaient aussi différents que possible de ses procédés à lui. Jamais il ne fut un arrangeur et ne voulut jamais écrire un roman. Il a intitulé *La Femme pauvre:* épisode contemporain, pour bien marquer la différence entre ce livre étrange et un roman.

— « Il faut conclure, disait-il. *La Comédie humaine,* cette vision prodigieuse et exacte d'un auteur qui ne veut pas conclure, qui limite son effort à n'être qu'une vision, me cause, une désillusion absolue. »

Pourtant, il savait qu'une idée noble ou profonde peut se dégager d'un simple arrangement. Ainsi la manière des vieux romanciers, tout en

lui donnant l'impression d'une chose usée et décevante, lui procurait des surprises agréables qu'il ne négligeait pas.

C'est pour cela qu'il se récréait de temps à autre, avec un roman de Walter Scott, de Féval, d'Erkmann-Chatrian ou de Gozlan (1). Il me demanda un jour de lui prêter *Balzac intime:* « Je voudrais relire, me dit-il en riant, l'histoire du cheval mangé par les rats... »

Quand il me rendit le livre, il m'avoua, riant encore, qu'il s'était vraiment amusé: « J'avais besoin de cela! » ajoutait-il.

Je lui parlai de Stendhal, lui demandant s'il relisait *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme.*

Il répondit: « Non, mais je les relirai volontiers, ce sont des livres dont je n'aime pas l'esprit, mais ce sont des livres vigoureux. Et *La Chartreuse...,* c'est encore pour moi un souvenir de jeunesse. »

Car il y avait aussi dans ces désirs de lecture, une façon de retrouver des impressions de sa vie intellectuelle d'autrefois.

Léon Bloy a noté cela dans *Le Vieux de la Montagne* à propos de Walter Scott « ..... dont tous les romans, écrit-il, finissent par d'excellents mariages et à la satisfaction du lecteur sentimental, à l'exception unique, je crois, de *Lucie de Lamermoor* (2) ». Ce dernier ouvrage était volontiers cité par Bloy. Il racontait comme un exemple de très belle situation dramatique, le

(1) On a souvent refusé à Bloy d'être un critique. La valeur exceptionnelle des romanciers qu'il lisait et qu'il goûtait commence pourtant à se faire jour. On verra bientôt comme on fut injuste envers eux.

(2) P. 161 du *Vieux de la Montagne.*

passage où Edgar s'écrie : « ... Je suis armé et je suis au désespoir... Sortez tous ! »

— « Et ajoutait Léon Bloy, en tendant son poing fermé, tout le monde sort, vous m'entendez bien..., tout le monde.... sort ! »

Le 3 octobre 1908, je recevais le billet suivant :

Cher ami,

Quelques mots seulement. Nous sommes en pleins préparatifs du déménagement qui doit se faire mardi.

Notre nouveau gîte très beau, est, sera désormais 40, *rue de la Barre, où vous êtes venu en* 1906, *mais pas dans le même pavillon. Vous serez éblouis.*

Votre

LÉON BLOY.

Il s'agissait, cette fois, d'un grand rez-de-chaussée assez bizarrement conformé, au long duquel serpentait une cour pavée, qui, elle-même, aboutissait à un jardin tout petit et entouré de murs dont le crépit absent depuis plusieurs années, avait fait place à de larges taches noires et vertes. La cour pavée, avec ses touffes d'herbe et sa rigole en bordure de ce bâtiment délabré était tout ce qu'on pouvait imaginer de plus touchant. Mme Bloy y élevait des canards, dont les cris éperdus accueillaient les visiteurs. Quand Bloy rentrait chez lui, il disait bonjour aux oiseaux aquatiques et souriait à sa demeure baroque.

C'était vraiment le logis du *Mendiant ingrat,* qui s'y plut et ne s'en sépara qu'à regret.

Le cabinet de travail était au fond de la cour

avec une porte-fenêtre d'où Léon Bloy pouvait surveiller l'entrée principale.

Une autre fenêtre donnait sur le petit jardin. La pièce était haute et d'aspect sévère. Les murs, un peu sombres, étaient relevés par quelques estampes et par le bureau jaune surmonté d'un casier de même couleur. Bureau et casier avaient été apportés du Danemark en France par Léon Bloy et avaient appartenu à son beau-père Christian Molbech.

Il y a encore aujourd'hui, chez Mme Bloy, une photographie représentant le cabinet de travail de Christian Molbech. On y reconnaît le bureau de Bloy et le singulier fauteuil dont le siège est long comme une pirogue et dur comme un lit-de-camp.

Sur le bois du bureau où il s'appuyait, tout à côté de son buvard, Léon Bloy a sculpté au canif cette phrase: DILIGENTIBUS DEUM OMNIA COOPERANTUR IN BONUM.

Au milieu de la table, face à l'écrivain, il y avait un Christ surmonté d'une grosse couronne d'épines et, à côté du Christ, une statuette de *Celle qui pleure* achetée lors de son premier pèlerinage. Depuis le *Mendiant ingrat* jusqu'aux dernières lignes de son journal, tous les livres de Léon Bloy ont été écrits sur ce bureau et aussi les nombreuses lettres dont beaucoup, hélas! furent des demandes de secours. Ces dernières avaient les suscriptions chargées d'indications hautes et épaisses: URGENT, TRÈS URGENT, TRÈS PRESSÉ!...

Sur les casiers, les livres étaient rangés dans un ordre parfait; des livres d'histoire surtout restaient à portée de la main : Schlumberger, Henry Houssaye, Norvins, Vandal, etc....

Dans une petite bibliothèque spéciale dont les vitres avaient des rideaux, Léon Bloy cachait aux regards des profanes quelques éditions rares.

Un peu partout, dans la maison, on voyait les estampes d'Eugène Grasset et un grand nombre de photographies de tableaux dont un *Sacré-Cœur* de Georges Desvallières dédicacé par l'auteur, tableau violent qui plaisait beaucoup à Bloy.

Ce dernier affectait par moments de se désintéresser de ce qui ornait les murs de sa demeure : « Je veux donner tout cela, disait-il, je commence par vous, qu'est-ce que vous voulez que je vous donne, choisissez ? »

— « Mais non, disais-je, vous ne donnerez cela ni à moi, ni à d'autres ; cela vous est absolument nécessaire ! »

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » reprenait-il.

— « Cela signifie, disais-je encore, que vous êtes un artiste et qu'il vous faut un peu de dessin et de couleur autour de vous. »

Il répondait en haussant les épaules : « Vous avez peut-être raison.... C'est très misérable ! »

Je vis quelquefois errer sous les meubles un roquet aux formes fantastiques que Frédéric Brou avait voulu copier pour un modèle de gargouille. Bloy lui jetait de temps à autre un morceau de sucre... sous son lit et s'amusait des contorsions de l'animal pour faire pénétrer ses bosses entre le bois du lit et le parquet.

De même qu'à l'atelier de la rue Cortot, les dimensions de la pièce obligeaient Bloy à des dépenses de charbon fréquentes et énormes. Huit mois de l'année, son poêle était rouge ; il se char-

geait lui-même de l'entretien du feu. « Le froid, disait-il, est mon plus grand ennemi ! »

Il combattait son plus grand ennemi avec une surveillance incessante, interrompait une lecture pour courir à sa caisse à charbon, revenait tenant d'une main la tringle et de l'autre une pelletée qui s'engouffrait. Et Léon Bloy regagnait son bureau en se frottant les mains d'un air satisfait.

Délivré, selon son expression, des vermines de la rue Cortot, il publia successivement *l'Invendable* et *Le Sang du Pauvre*.

Le premier est la suite du journal de l'auteur, journal où il y a de tout, depuis les simples billets adressés à des fournisseurs ou à des propriétaires tracassiers, jusqu'aux prières les plus nobles et les plus touchantes. On a remarqué avec raison que dans *L'Invendable*, Bloy parle fréquemment de ses lectures et que Napoléon et ses historiens l'attirent de plus en plus.

L'Invendable, édité au *Mercure de France*, partagea le demi-succès des précédents volumes du journal.

Les épreuves en étaient à peine corrigées quand Léon Bloy commença ce livre sur l'*Argent* dont il avait si souvent entretenu ses amis.

Nul autre ouvrage de l'auteur ne fut enlevé avec une plus vertigineuse rapidité. En deux mois, il fut écrit, corrigé et publié, je ne sais pourquoi, chez l'éditeur Juven.

Dans la Préface du *Vieux de la Montagne*, paru l'année suivante (1910) au *Mercure de France*, André Dupont a parlé longuement du *Sang du Pauvre*.

J'extrais ces lignes de la préface d'André Dupont :

« Pour écrire son nouveau livre, Bloy n'a eu

qu'à écouter ce que grondaient à ses oreilles, ces années maigres et féroces qui l'ont accompagné si longtemps, alors qu'il errait seul à la recherche de son âme.

Le Sang du Pauvre est écrit dans une volonté absolue de haine et d'exécration pour les riches : « ... Tout homme qui s'enrichit vend le Christ. On ne peut être riche qu'en vendant le Corps et le Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. » Tel est le ton du livre.

Bloy m'en adressa un exemplaire avec cette dédicace : « Ces pages où fut essuyé le couteau ! »

Le contraste entre ces violences et la vie de l'auteur, au moment où il écrivait son livre, causait de la surprise à ceux qui ignoraient le passé de Léon Bloy et ne pouvaient se rendre compte de l'existence infernale qu'il avait menée et de la provision d'observations qu'il avait faites.

A l'heure où il publiait *Le Sang du Pauvre,* il avait encore des ennuis et des soucis, mais comme je l'ai déjà fait remarquer, sa vie s'était éclaircie, il pouvait travailler avec tranquillité et il en profitait, car il aimait le travail.

Les villégiatures l'interrompaient, et il faut dire qu'à partir de 1908, moment où parut *L'Invendable,* jusqu'en 1913, elles se multiplièrent. Léon Bloy visita successivement Créteil, Le Tréport, Sainte-Mesme, Cayeux, le Nouveau-Brigton, Binic, Taille-Petit et Saint-Piat. Et plus il villégiaturait, plus il détestait les villégiatures.

S'en aller ainsi vers l'inconnu lui était odieux. Il se rendait plus volontiers chez un ami quand il savait que l'arrivée et le départ lui seraient adoucis, qu'il n'aurait pas à réclamer sa malle à un employé dont l'hostilité l'accablait de tristesse et de dégoût. Il faut avoir vu Léon Bloy

dans une gare, son bulletin de bagages à la main et disant d'une voix suppliante autant qu'inentendue : « Monsieur l'employé, voulez-vous me donner ma malle ? » pour comprendre le désarroi où un événement vulgaire pouvait jeter ce qu'il appelait si exactement son esprit enfantin.

Il se resaisissait devant son écritoire. Avec quel art il sut exprimer, non seulement sa souffrance, mais le ridicule de ce qui l'avait fait souffrir. Comme il savait réduire à des proportions infimes tout ce que son mépris lui faisait dédaigner.

Cela ne l'empêchait nullement de rester dans toutes les occasions vrai et respectueux et de faire ses efforts pour comprendre ce qui instinctivement ne lui convenait pas.

Ses relations avec la musique et les musiciens furent, à ce point de vue, étonnantes et concluantes.

Léon Bloy n'aimait pas la musique. Je ne parle pas de la musique religieuse qu'il goûtait avec la simplicité de son cœur de chrétien, ni des petites improvisations de sa fille Véronique qui, par leur candeur dans l'invention et l'expression, étaient bien du Léon Bloy.

Je veux dire la musique profane, celle de Beethoven et celle de Debussy.

J'ai montré l'attitude de Bloy écoutant son ami Viñes. Encore s'agissait-il là de réunions tout intimes, chez lui, Léon Bloy, chez Jacques Maritain, ou chez moi.

Une autre fois, je le vis, non sans inquiétude, se rendre à une audition intégrale du *Messie*, de Haendel, donnée au Trocadéro.

La séance était organisée par Raughel et Borrel, deux amis de Bloy, que celui-ci aurait eu

peur de contrister en ne répondant pas à l'invitation qu'ils lui avaient faite. Et je craignais que cette audition longue et un peu théâtrale ne lui fut fastidieuse.

Son impression fut immense et favorable à ce point qu'il voulut assister à une seconde représentation, quinze jours plus tard. Je le vis à la sortie et nous pûmes causer pendant une heure : « Mon ami, me dit-il, j'ai suivi tout cela avec une émotion qui croissait sans cesse à mesure que se déroulait pour moi ce poème merveilleux. J'ai pleuré à divers passages. J'ai applaudi ces excellents artistes. Je n'ai pas fait plus d'efforts pour comprendre Haendel que je n'en faisais autrefois en écoutant la voix de crécelle de mon pauvre Villiers, quand il s'accompagnait sur son piano misérable. »

L'entrée de Madeleine Bloy à la *Schola cantorum,* dans la classe de violon, les relations qui s'ensuivirent avec le maître Vincent d'Indy, entretinrent chez Léon Bloy ces bonnes dispositions.

Sa studieuse fille nous faisait, de temps à autre, constater ses progrès A côté de Ricardo Viñes, nous entendions aussi le violoniste Eugène Borrel. Enfin, Mme Brou rappelait à Léon Bloy l'époque de ses débuts, en chantant d'une voix charmante du Rollinat :

L'âme des fougères s'envole.....

Bloy ne cachait pas sa joie de ces réunions musicales, dans sa maison de Montmartre, réunions qui se terminaient ordinairement par une lecture.

Assis devant son bureau, Bloy prenait un de ces petits cahiers à couverture grise où ses

œuvres, d'une écriture fine et serrée, sont renfermées dans leur ordre chronologique.

Il tenait le cahier à deux mains et l'approchait tout près de son visage. Il lisait d'une façon posée, avec une intonation très appropriée aux choses qu'il avait écrites. Sa prononciation était claire, mais particulière. Il revenait de son mieux à la vieille manière française, disant *escayer* pour escalier, *coyer* pour collier, *Moyère* pour Molière, etc....

Ces lectures eurent lieu aussi à Versailles où où il venait deux ou trois fois l'an, chez moi ou chez son filleul, Jacques Maritain.

J'allais l'attendre à la gare Rive-gauche. Il arrivait son bâton à la main, vêtu d'un complet gris-ardoise et coiffé d'un feutre mou; il mettait son lorgnon, me cherchant de loin.

Arrivé près de moi, il plaisantait. Il ironisait, en disant des lieux communs... exprès, et riait après les avoir dits: « Il fait un vrai temps de printemps ! » ou : « J'ai à vous dire bien des choses! »

Je reprenais sur le même ton: « Vous avez fait un bon voyage? » Il riait encore. Puis, tout à coup: « Ça n'est pas de tout ça, faisait-il, nous allons chez vous; mais, d'abord, allons prendre un apéritif. »

Nous nous dirigions vers un café situé rue Royale, face à la rue de l'Orangerie, café médiocre et très fréquenté (1). Bloy s'installait, commandait un amer et sortait de sa poche un petit brûle-cigarettes dont il ne se servait que

(1) Bloy rirait beaucoup, s'il savait que son café est devenu le siège d'une société de Crédit.

lorsque la cigarette qu'il fumait était sur le point d'être terminée.

Dans ces causeries en tête-à-tête, il n'avait point d'amertume et laissait pénétrer très avant sa vraie nature. Il racontait ses déboires mêmes avec bonne humeur et constatait sans difficulté l'amélioration de sa destinée. Il disait: « Ah! je puis voir venir quelques années sans souffrances; j'ai payé depuis longtemps ! » Il répétait plusieurs fois: « Ah! oui, j'ai payé! »

Chez moi, on lui préparait un déjeuner selon ses goûts, chose facile. Il aimait qu'on servit un gigot de mouton et qu'on le découpât sur la table. « C'est un plat bien français », disait-il. — On lui servait aussi son mets favori : les pommes de terre frites à l'huile et à l'ail.

Il croquait les morceaux d'ail frits en vrai Méridional qu'il était.

Durant le repas, il se penchait souvent vers la fenêtre, cherchant des yeux ses amis les arbres, dans le jardin voisin.

Deux ou trois fois, je l'entraînai vers le parc, malgré sa répugnance pour tout ce qui était bourbonien et pour Versailles en particulier. Je me gardai bien de lui montrer le palais et les collections, mais je savais que les Trianons le séduiraient, comme les ruines séduisent les imaginations mélancoliques. Je le conduisis ainsi vers certains coins solitaires du parc: « Voyons, lui disais-je, tout n'est pas affreux à Versailles ? » Il répondait : « Cet endroit est aimable, très aimable... êtes-vous content ? »

Léon Bloy pourtant préférait ne pas sortir, écouter de la musique, ou nous lire des pages de ses livres.

Je lui demandai, un jour, de choisir parmi ses

contes, un de ceux qu'il avait le plus travaillés, au seul point de vue de la forme. Il prit sans hésiter une de ses *Histoires désobligeantes* : « La plus belle trouvaille de Caïn », puis, dans *Sueur de Sang*, « A la table des vainqueurs ».

Le soir, quand il quittait Versailles il s'en allait à la gare accompagné de tous ses amis, car il n'était pas rare qu'il donnât rendez-vous chez moi à Jacques Maritain ou qu'il se fît accompagner de Frédéric Brou.

Le lendemain ou le surlendemain, il m'écrivait pour me dire le plaisir qu'il avait eu.

Au mois de décembre 1909, je me trouvais à déjeuner chez Bloy, à Montmartre. Il y avait avec moi Viñes et l'abbé Petit, un prêtre d'une haute intelligence et d'une rare érudition. Tous les trois, nous nous attendions à une lecture pour l'après-midi. Bloy avait sur son bureau un cahier ouvert à la première page.

Avant de commencer, il nous fit à peu près ce petit discours :

« Vous vous attendez à du Léon Bloy et ça n'est pas du Léon Bloy que je vais vous lire..... Vous savez, n'est-ce pas, combien j'aime Termier. Ce grand savant est un de mes plus fidèles amis, je lui ai dédié *Celle qui pleure*.

« Peut-être ignorez-vous que Termier est poète et qu'il ne peut écrire, même en traitant un sujet scientifique, sans révéler une sensibilité d'artiste, très belle et très touchante.

« Mais, ce que vous ignorez certainement, c'est que sa fille, Jeanne Termier, est elle-même un vrai poète et qu'elle vient de me communiquer des vers admirables, que je veux préfacer, car ils seront bientôt publiés.

« Je vous avoue avoir éprouvé une surprise des

plus agréables à la lecture de ces vers. Je savais, certes, que cela pouvait être intéressant, mais je me trouve en présence d'une œuvre de génie.

« Enfin, Jeanne Termier m'avait averti de la présence, dans son livre, d'un certain nombre de vers libres et j'ai souvent manifesté mon mépris pour le vers libre.

« Aujourd'hui, je constate que tout ce petit volume, les vers libres comme le reste, est absolument remarquable..... Du reste, vous allez voir ! »

Et Léon Bloy nous lut entièrement les *Derniers refuges,* pour notre émerveillement.

Il mettait une application infinie à nuancer ces vers d'un charme si personnel et si profond.

Quelques jours après, il me communiquait la préface très curieuse qu'il fit aux *Derniers refuges* et les critiques qui ont analysé ces poèmes ont ratifié pleinement les éloges décernés par Léon Bloy à Jeanne Termier.

Je dis que cette préface est curieuse, parce que Léon Bloy y juge en profane, ne se prononce pas une seule fois quant à la valeur littéraire de l'ouvrage. Peu de temps après, il exprimait à son ami Alfred Pouthier, l'auteur des *Soliloques,* son ignorance du langage poétique.

« Lorsqu'il m'est arrivé, dit-il, d'écrire sur Baudelaire, Verlaine ou Jeanne Termier, vous avez dû admirer la virtuosité peu ordinaire de mes réticences et combien j'excelle à ne rien exprimer du tout. C'est bien simple, je ne *sais* pas !

« Quand on me présente un poème, mon premier mouvement est de fuir dans la direction de mes puits, les puits de mon âme, si vous voulez !.... »

A ce propos, je lui dis : « Avez-vous quelquefois écrit en vers ? »

— « Oui, me répondit-il, j'ai fait en ce genre des choses détestables. Corbière aurait dit que mes vers étaient alignés comme des soldats de plomb. Ça ne chantait pas du tout ! »

Et il me raconta l'histoire singulière d'un poème qui lui avait été commandé pour une revue.

Le poème s'intitulait : *La solitude de Dieu.* Bloy écrivit une trentaine de vers environ qu'il détruisit presque aussitôt. Il m'affirma qu'il n'avait rien conservé de cet essai qui l'avait fait renoncer pour toujours à la versification.

La fin de l'année 1910 fut marquée chez Léon Bloy par l'arrivée de Peter Van der Meer, homme de lettres hollandais converti avec tous les siens au catholicisme par les livres de Bloy.

Celui-ci était ravi de ces abjurations qui venaient s'ajouter à tant d'autres qu'il avait également provoquées.

Quatre ans auparavant, ç'avait été celle de Jacques Maritain, de sa jeune femme et de leur sœur Vera Oumansof. De tous les amis de Léon Bloy, Maritain fut un des plus chéris du maître. Un labeur constant et acharné le tenait éloigné plus qu'ils ne l'auraient voulu l'un et l'autre de nos réunions amicales où il ne me fut pas donné de le rencontrer souvent.

Jacques Maritain, plus que jamais attaché à sa besogne de philosophie et de professeur, est, d'ailleurs, récompensé de son travail. Très jeune et déjà très en vue, admiré et aimé de ses élèves, armé d'une doctrine sainte qu'il expose avec une clarté merveilleuse, il est de ceux auxquels leurs

adversaires eux-mêmes sont obligés de rendre justice.

Et Léon Bloy, ce vieil artiste ennemi de la philosophie, vint plusieurs fois assister aux conférences de son cher filleul, dont il sortait stupéfait et ému.

Quant à Van der Meer, je le vis, un soir de novembre, dans le bureau de Bloy, où il venait pour la seconde fois seulement.

C'était un grand garçon un peu silencieux, quoiqu'il n'éprouvât aucune gêne à s'exprimer en français; mais il se contentait alors de regarder Bloy, avec les yeux avides d'un innocent qui rêverait d'être dévoré.

Van der Meer a raconté sa conversion dans un livre très passionnant, paru en 1917, chez Crès, avec une introduction de Léon Bloy. Ce livre n'est pas seulement un récit de la conversion de l'auteur, il est plein de souvenirs et ces souvenirs de ses jeunes années sont ceux d'un artiste raffiné, presque voluptueux, que les spectacles de la nature et de la vie ne laissent jamais indifférent.

Ils font regretter de ne pas avoir la traduction des autres ouvrages de Van der Meer, des romans qui lui ont fait en Hollande une réputation d'écrivain.

Léon Bloy a publié, dans son journal, une lettre très belle où il raconte tous les détails de la conversion de Van der Meer.

Ces amis, écrit-il, *ne cessent de dire que leur conversion est mon ouvrage ou du moins que je l'ai irrésistiblement déterminée.*

C'est comme si Notre-Seigneur me baisait sur les lèvres, de son adorable Bouche. C'est

comme si ma mère, ma Dame de Compassion me prenait dans ses bras et me serrait sur son cœur... Je ne sais pas exprimer cela...

Voilà ce que je tenais à vous raconter. Et maintenant je ne sais plus que vous embrasser avec tendresse, en vous priant d'embrasser pour moi vos chères enfants.

LÉON BLOY.

Van der Meer partagea désormais, avec Jacques Maritain et leurs deux familles, ces fonctions de filleuls de Léon Bloy qu'ils ont conservées jusqu'aux derniers moments de leur parrain bien-aimé et qu'ils gardent encore aujourd'hui auprès de leur marraine.

Léon Bloy, avant de quitter Montmartre (il reçut son congé le 16 janvier 1911), publia la suite de son journal et intitula ce nouveau volume *Le Vieux de la Montagne.*

Je me souviens d'avoir combattu de toutes mes forces ce titre que je trouvais utilisé antérieurement un trop grand nombre de fois; mais Bloy pensait à sa chère montagne de la Salette et ne voulut rien entendre.

Quant au livre lui-même, je le crois digne des précédents, et je veux ajouter ceci : Il contient la « lettre à Letellier ».

Je n'ai jamais rencontré ce Letellier, dont j'ignore absolument tout, mais puisque c'est à lui que nous devons cette chose exquise, nous garderons le souvenir de Letellier pour l'Eternité.

Lisez cette merveille à la page 360 du *Vieux de la Montagne.*

Bloy fut désolé de quitter Montmartre. Je le vis quelques jours avant son départ. Nous fîmes encore le trajet de la rue de la Barre à la place

d'Anvers. Dupont, autant qu'il m'en souvient était avec nous. Il était environ cinq heures du soir. Des gosses jouaient le long des escaliers parallèles au funiculaire.

Deux de ces enfants s'étaient servi des rampes de fer pour installer un jeu de bascule.

Quand Bloy, qui était de mauvaise humeur, passa auprès d'eux, l'extrémité de la planche vint heurter le bord de son chapeau. Il se retourna brusquement, presque fâché, brandissant son bâton : « Qu'est-ce que c'est que ça, fit-il, en voilà des façons ; on va vous flanquer des coups de trique ! » Je vois encore les airs effrayés des deux gamins qu'on eut dit empruntés à un album de Poulbot, l'un effondré sur sa planche au pied des marches, l'autre juché en l'air et Bloy devant eux, magnifique et terrible, la canne haute !

Tout dernièrement, j'eus la curiosité de retourner rue de la Barre, de revoir ce que devint ce quartier depuis le départ de Léon Bloy.

J'ai traversé, non sans émotion, la place du Tertre et j'entrai dans la salle enfumée d'un petit café où Bloy me conduisit souvent ; je refis les parcours qui nous étaient familiers, la rue Lepic, la rue Cortot. Arrivé rue de la Barre, je n'ai trouvé que des démolitions et des ruines.

J'ai dû reconstituer avec mes souvenirs la petite porte de fer, la sonnette au son grêle, la cour pavée, le logis des canards, le vitrage de la salle à manger, la table modeste montée sur ses tréteaux et j'ai revu un instant mon vieil ami disant le *Benedicite* qu'il faisait suivre d'une autre prière apprise chez les Chartreux. Il articulait nettement d'une voix grave, très belle : « .... *Edent pauperes et saturi....* »

Bourg-la-Reine
28 octobre 1913

Mon cher ami René,

J'ai de quoi vous satisfaire. J'ai reçu de Périgueux le petit portrait de ma charmante personne exécuté par moi-même à 19 ans.

Je vous avoue que j'ai été étonné — d'autres le seront aussi — de la finesse incroyable de ce dessin que je n'avais pas revu depuis plus de 40 ans & qui me montre tel que j'étais en 1865.

Cette image éblouirait certainement Elisabeth. C'est tout dire.

Vous aurez là une chose vraiment extraordinaire. Mais il faut que la photographie soit parfaitement exécutée & sous vos yeux. Je ne veux pas que ce souvenir, le plus précieux de mes débuts, soit confié, une seule heure, à des mains malpropres.

Je n'ose même pas vous l'envoyer par la poste. Il faudra donc venir le chercher, ce qui vous sera facile en cette saison printannière.

Baisers à tout votre monde

Léon Bloy

Lettre de Léon Bloy à René Martineau.

LEON BLOY A BOURG-LA-REINE

« En aurai-je fait, des déménagements ! » me disait Léon Bloy, lorsqu'il lui fallut quitter la rue de la Barre. « Et, avec tout cela, reprenait-il, je voudrais tout de même apercevoir le coin de cimetière où je reposerai ! »

Le « Mendiant ingrat » prophétisait, sans qu'il s'en doutât, cette fois. C'est à Bourg-la-Reine qu'il devait mourir.

J'ai dit combien Montmartre lui plaisait. Un mois après son départ de la Butte, il en écrivait encore amèrement à une amie de Tours :

« *... J'ai souvent déménagé, mais jamais un arrachement n'a été aussi pénible. Nous avions pris l'habitude très douce de vivre à l'ombre du Sacré-Cœur, immergés, plusieurs fois par jour, dans les ondes sonores de sa grande cloche. Nous étions dans une maison tranquille, toute à nous, loin des bruits de la rue, possesseurs sans partage d'un jardin aimable où je cultivais amoureusement quelques fleurs, où ma femme nourrissait quelques volatiles. Tout cela est fini. Plus d'oies, plus de canards, plus de poulailler, plus de chien, mais surtout, oh! surtout, plus de basilique! Nous voilà en un appartement bourgeois, grand et confortable peut-être, mais si banal! L'église,*

toute proche et suffisamment recueillie ne nous déplaît pas, mais il n'y a plus les messes si nombreuses de notre chère Basilique. Nous sommes éloignés de ceux de nos amis que nous pouvions voir tous les jours et les bruits incessants du voisinage nous tourmentent. Il y a donc un peu de tristesse.... »

Mes visites hebdomadaires étaient pourtant plus faciles qu'elles ne l'étaient antérieurement. Léon Bloy me prouva son désir de ne pas les voir se raréfier en organisant mon itinéraire : « C'est admirable, me dit-il. Arrivez de Versailles à la gare Montparnasse, prenez le métro, puis le tramway et vous pouvez être ici, à Bourg-la-Reine, à 2 heures environ.

« Vous repartirez à 6 heures 10. Un train à peu près direct vous fera rentrer à Versailles à 7 heures. Il y a un petit café tout près de la gare, je vous mettrai dans votre wagon... » Et cela se passa comme il avait dit jusqu'en juillet 1914, où les moyens de communication devinrent difficiles pour les raisons que l'on sait.

Ces dernières années de la vie de Léon Bloy ne se signalèrent par aucun changement dans sa manière, si ce n'est qu'il s'acharna davantage encore au travail.

Le polémiste qu'il avait été n'existait plus. Et il ne prêtait aucune attention aux éloges qu'on lui décernait, lesquels devenaient sinon très nombreux du moins plus fréquents.

Léon Bloy qui, jadis, collectionnait toutes les injures publiées sur son compte, et peu d'écrivains en auront été abreuvés comme lui, se désintéressait complètement des compliments et des admirations.

Il y a chez lui plusieurs cahiers de découpures qui ne sont que des invectives à son adresse : « J'ai été très friand de ces ordures », disait-il quelquefois. Quant aux louanges, il les dédaignait et n'avait ainsi que très peu d'occasions de répondre ou de discuter.

Léon Bloy recevait souvent des brochures que quelques-uns d'entre ses amis se figuraient devoir l'intéresser. Il n'en retint que deux ou trois plus ou moins ridicules qu'il annota et ces critiques un peu spéciales ont paru dans son journal.

Les autres publications allaient au panier et Bloy accompagnait souvent son geste de cette phrase qui revient quelquefois dans ses écrits : « La vie est trop courte ! »

Une fois pourtant, le titre de la brochure l'arrêta. C'était : *Des périls de la Foi et de la Discipline dans l'Eglise de France à l'heure présente* et l'auteur était Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul.

L'ouvrage avait cent pages. Léon Bloy se mit à le lire attentivement et prit sa plume dans l'intention de l'annoter.

Les idées qu'il rencontra n'étaient pas pour lui déplaire. Mgr Turinaz écrivait, en somme, contre le modernisme et les médiocres laïcs qui se mêlaient de l'introduire dans les feuilles catholiques les plus répandues. Bloy avait souvent indiqué son mépris des uns et des autres.

Malheureusement, Mgr Turinaz n'était guère écrivain, avait le tort d'ignorer Léon Bloy et apportait un soin excessif à écarter de ses phrases les images énergiques et les violences.

« Je n'obéis, écrivait-il, à aucun sentiment de malveillance à l'égard des personnes..... » Son œuvre était, hélas ! le contraire d'un pamphlet.

Dès la troisième page, il laisse tomber cette phrase imprudente: « Je parle, parce qu'aucune voix ne se fait entendre ». Léon Bloy met en marge un coup de crayon bleu qui semble dire: « Eh bien! Et moi? » La première moitié de la plaquette contient surtout des points d'exclamation et des soulignements.

A partir de la page 39, la patience de Bloy est fatiguée par la douceur du prélat; les annotations trahissent l'impatience.

Page 40, Bloy écrit : « Quand je lis le mot *mentalité*, tout courage m'abandonne, je suis un homme fichu. »

Puis Bloy a continuellement l'air de dire à Mgr Turinaz: « Je suis absolument de votre avis, mais vous ne savez pas crier cela, vous n'entendez rien à l'engueulade! »

Il est juste de faire remarquer qu'aucune de ces annotations ne s'adresse au texte de l'évêque, mais aux auteurs cités.

Page 82, Bloy s'explique: « Ce monsieur, écrit-il, a de la chance d'être tombé dans des mains aussi peu cruelles que celles de Mgr Turinaz. Avec un autre, il aurait pu écoper d'une façon un peu plus sérieuse. » Quelques jours après, Bloy me donna la brochure à laquelle il avait ajouté l'envoi suivant:

« Pardonnez-moi, mon cher Martineau, d'avoir souillé de mes annotations, parfois indécentes, cette brochure que j'avoue avoir lue sans aucun respect. Mais vous êtes si passionné pour moi que j'ai supposé, injurieusement peut-être, que cela ne vous déplairait pas. »

LÉON BLOY.

Puis il me dit : « Je sais que vous êtes un brin bibliophile, emportez ça ! »

Depuis, j'ai fait cartonner la plaquette en violet-évêque et l'ai placée à la suite des œuvres de Léon Bloy. Elle ne constitue pas la moins curieuse de ses fantaisies ; mais elle n'est pas aussi indécente ni aussi irrespectueuse que Bloy me le dit, quand on songe que rien de ses notes ne fut destiné à la publication.

On a parlé avec insistance des invectives de Bloy à l'égard du clergé catholique. Il faudrait, sur ce point, s'entendre et définir le mot invectives.

Bloy a quelquefois montré, avec une complaisance vengeresse, certains ridicules ou certains oublis, mais il n'a jamais poussé jusqu'à l'invective ses remarques sur les prêtres.

Je l'ai toujours vu respectueux dans les conversations qu'il avait avec eux — même quand ils n'étaient pas de ses amis — et il les recevait avec amabilité. A un vicaire de sa paroisse qui lui disait : « Vous êtes un lion, toujours. Ne pourriez-vous, quelquefois, vous faire mouton ? » il répondait : « Mais non, car alors, je me mangerais moi-même ! »

Bloy a pratiqué l'invective vis-à-vis de ses confrères. *Belluaires et Porchers* et *Je m'accuse* en contiennent et de très violentes ; mais son *journal*, et c'est là surtout qu'on a puisé pour lui faire le reproche que je viens de dire, n'est jamais dur que lorsque l'auteur reproduit exactement un fait tel qu'il s'est passé ou des paroles telles qu'elles furent prononcées, et peut-on dire que ce sont là des invectives ?

Et puis, est-il si paradoxal de soutenir, comme l'a fait M. Arbelet à propos de Stendhal,

que les expressions haineuses, chez un être doué d'une sensibilité excessive, sont l'indication d'un trop-plein de tendresse.

Tandis qu'on accusait Léon Bloy d'être né pour haïr, de n'avoir cultivé que la haine, il disait : « Je suis né pour la tendresse ; personne n'a aimé les hommes aussi naïvement que j'ai fait.... »

Et ce qui donnerait plus de poids à l'observation de M. Arbelet, c'est l'admiration de Bloy pour *Le rouge et le noir* qu'il gratifiait de livre vigoureux et qu'il préférait à *La Chartreuse de Parme.*

L'esprit du XVIIIe siècle, rencontré chez Stendhal, lui était odieux pour des raisons littéraires et philosophiques ; mais l'excès d'individualisme n'était pas pour lui déplaire.

Il traduisait encore assez bien ce besoin de haine pour cause de tendresse, quand il me disait : « ... On va égorger l'agneau ou l'âne de la fable... Je me précipite pour exterminer les égorgeurs... Allons bon ! voilà qu'on m'accuse de manquer à la charité... »

. . . . . .

L'installation à Bourg-la-Reine se fit assez rapidement. Léon Bloy exprima, une fois de plus, son désir de tranquillité. Tous ses amis reçurent une carte imprimée ainsi conçue :

« CHANGEMENT D'ADRESSE,

« *M. et Mme Léon Bloy ont l'honneur de vous informer, qu'à partir du* 15 *Mai* 1911, *ils seront domiciliés à Bourg-la-Reine,* 3, *place Condorcet.*

« *On est prié de ne pas encourager les visiteurs inutiles.* »

Quand je lui dis : Mais qu'entendez-vous par « visiteurs inutiles » ? il répondit : « Ce sont ceux qui n'ont ni esprit ni argent ! Il faut apporter l'un ou l'autre... ou les deux ! »

Jamais il ne dédaigna la plaisanterie et, en vieillissant, il plaisantait encore plus volontiers qu'autrefois.

On l'a accusé de scatologie. C'est la moins fausse et la moins bête des accusations portées contre lui, non pas qu'il ait été essentiellement scatologue et qu'il ait borné sa manière de plaisanter à ce genre unique, mais, il est certain qu'il manquait rarement l'occasion de s'exprimer sur ce sujet, alors même qu'il eut dû plutôt se contraindre.

Il y a, place Condorcet, à Bourg-la-Reine, un buste médiocre de Condorcet qu'une Municipalité irrespectueuse a placé devant une vespasienne. Quand Bloy vit cela, il me dit : « Dans quelques années, on construira une autre vespasienne semblable à celle-ci, à l'autre bout de la place... et ça sera mon buste qu'on mettra devant. »

Quoiqu'il fût indifférent et méprisant, il était aussi trop artiste pour ne pas être observateur. En réalité, rien n'échappait à son regard, là où il fréquentait. Les habitués du café Lecoq, place de la gare, ne se doutaient pas de l'intérêt que Bloy portait parfois à leurs agissements. L'hiver, nous passions une heure dans ce café, en attendant le départ de mon train. Bloy apportait un livre et me disait : « Ça, c'est pour quand vous serez parti... Ce café est très bien, mais n'a pas d'échiquier... ! » Il appelait le patron M. Coq : « ... Vous ne voulez pas acheter un échiquier, Monsieur Coq ? »

L'été, on se tenait dans le jardin où il y avait

deux beaux arbres et des chaises peintes en bleu, d'un bleu cru qui faisait dire à chaque fois à Léon Bloy : « Mais, quelle idée singulière (il prononçait singuyère) d'avoir peint ces chaises de la sorte. C'est monstrueux ! »

Pour aborder ce café, venant de la gare, il faut passer devant la statue d'André Theuriet qui fut, pendant quelque temps, maire de Bourg-la-Reine.

L'auteur de *Raymonde* est représenté assis, dans une pose langoureuse et tenant à la main, une rose.

Quand Bloy donnait rendez-vous à un ami pour que celui-ci vint le trouver au café Lecoq, il ne manquait jamais de lui indiquer ainsi la route : « Vous passerez devant la statue médiocre d'un homme ridicule, puis vous verrez des arbres et des chaises bleues et enfin vous me verrez, moi, avec mon ami Martineau, et peut-être aussi mon filleul Pierre.... »

Je retrouvai là, de temps à autre, ceux qui fréquentaient autrefois avec nous la place d'Anvers : André Dupont, Léon Bonhomme, Alfred Pouthier.

Ricardo Viñes vint quelquefois au café Lecoq. Il arrivait par le train, venant de Massy-Palaiseau, et racontait son déjeuner chez le peintre Odilon Redon.

Quand il voulait dire des à-peu-près, Bloy, le devinant à l'avance, criait : « Mauvais, il est très mauvais !... »

Je ne parlerai pas des nombreuses villégiatures de Léon Bloy ; il a relaté tout cela dans son journal. Pour moi, je ne lui fis qu'une seule visite, en dehors de son habitation ordinaire.

J'allai le voir à Saint-Piat, en 1912.

Saint-Piat est une bourgade à quelques lieues de Chartres, avec une halte sur la ligne Paris-Brest. Le village est sans intérêt. Bloy habitait là où commence la route de Chartres, assez jolie à cet endroit, grâce à la rivière et aux arbres qui la bordent.

Malgré le peu de confort de son logis, Bloy ne se déplut pas à Saint-Piat. C'est de son premier séjour dans ce trou de campagne que date sa correspondance avec Aurélien Coulanges, alors directeur des *Marches de Provence,* une petite revue qui promettait, interrompue par la guerre.

Après quelques lettres, s'élabora le projet qui aboutit, grâce à l'activité de Coulanges, d'un numéro spécial consacré à Léon Bloy. (Voir dans *Le Pèlerin de l'Absolu,* le compte rendu de cette publication.)

On trouvera dans le même volume le récit d'une autre villégiature, dans le Périgord, récit trop bref, à mon avis. Léon Bloy m'a dit son émotion en revoyant le Fenétreau, ce faubourg de Périgueux, où il était né et où il retourna si souvent tant que vécurent ses parents, ce Fenétreau où il conduisit Georges Landry, dont il dessinait les vieux saules, au bord de l'Isle et qu'il retrouva complètement changé: « La nuit des embellissements modernes est tombée sur toutes ces choses lumineuses », écrit-il magnifiquement.

Tout le temps que durèrent ces villégiatures, Léon Bloy travaillait et il n'espérait une prompte rentrée à Bourg-la-Reine que pour travailler davantage. Il fut extrêmement encouragé par la réimpression de plusieurs de ses livres. *Le Déses-*

péré eut une édition au *Mercure* et une autre chez Crès (Collection de Maîtres du Livre).

Le même éditeur réimprima *Sueur de Sang,* les *Histoires désobligeantes* et, pendant la guerre, *l'Epopée byzantine* qui parut sous un autre titre: *Constantinople et Byzance.* Enfin la librairie des *Lettres Françaises* réimprima *Je m'accuse.*

Léon Bloy fut très sensible à ces demandes successives qui lui furent adressées par les éditeurs: « Si, me disait-il, je ne puis encore profiter de ce commencement de justice, du moins je crois que mes enfants pourront en bénéficier un jour! » Et ce demi-succès augmenta encore cette paix intérieure et cette douceur accueillante qui devenaient les traits les plus apparents de son caractère, comme elles avaient été, de tout temps, le fond même de sa nature.

Quoiqu'il fut toujours, comme il disait, armé jusqu'aux dents, il avait beaucoup changé depuis le jour où je l'avais abordé, pour la première fois, à Lagny, quinze ans plus tôt. Ce changement s'était produit très doucement. Bloy lui-même finissait par en avoir la sensation. Mme Bloy en était le principal auteur.

Après avoir donné à son mari l'admiration sans bornes dont il était avide, elle lui organisa le foyer indispensable à l'artiste qui a autant besoin que les autres hommes d'une rade sûre, n'ayant rien à attendre du dehors, sinon des désillusions.

Si la souffrance d'un artiste de l'envergure de Léon Bloy se mesure à la grandeur de son œuvre, on peut dire que toute sa vie il eut besoin d'être consolé.

La tâche de Mme Bloy ne demandait pas seulement beaucoup de tendresse, elle nécessitait

une grande intelligence. La femme de Léon Bloy avait plus qu'aucune autre femme cette intelligence supérieure qu'il fallait pour le rôle complexe qu'elle devait remplir et elle l'eut au point d'ajouter quelquefois à l'œuvre du Maître et à son génie.

Bloy le savait, le disait, citant maintes fois celle qu'il appelait sa collaboratrice.

Car, s'il y eut de par le monde beaucoup de mendiants qui, de leur vivant, ne furent jamais taxés d'ingratitude, on s'est aperçu souvent que leur reconnaissance ne s'est jamais manifestée pour les êtres auxquels ils devaient le plus.

Léon Bloy, lui, n'oublia personne, pas même ceux qui l'ont aimé et si la postérité sait vraiment son métier de postérité, elle conservera à Mme Bloy la place que Léon Bloy lui avait donnée.

Le premier volume publié par Bloy, après son arrivée à Bourg-la-Reine, fut cette *Vie de Mélanie, bergère* de la *Salette, écrite par elle-même,* dont un prêtre lui avait communiqué le manuscrit.

Pour Léon Bloy, qui avait toujours proclamé la sainteté de Mélanie, la lecture de ces pages avait été la plus douce des révélations. Le livre parut en 1912, au « Mercure de France ».

Mme Rachilde publia, à ce propos, un article plein d'enthousiasme dans « Paris-Journal ». Cet article, intitulé *L'Ecole du Silence,* causa à Bloy une joie énorme. Il m'envoya par la poste le numéro du « Paris-Journal » et, peu de temps après, il me disait, pleurant presque: « Ce qui m'a bouleversé dans l'article de Rachilde, c'est que ce n'est pas mon introduction, mon style à moi qui l'a émue, c'est la vie de Mélanie, le récit de la sainte! »

La publication de ce livre fut presque aussitôt suivie de celle de l'*Ame de Napoléon.*

Que dire de ce dernier ouvrage ?

A part celui de l'*Exégèse des Lieux communs,* aucun insuccès de l'auteur n'est comparable à l'insuccès de l'*Ame de Napoléon.* On trouva ce livre incompréhensible, déconcertant, incomplet même.

De la part de ceux qui ont pratiqué les livres de Bloy, tous ces reproches sont injustes. Léon Bloy n'a pas procédé pour Napoléon d'une manière différente de sa manière habituelle.

Léon Bloy n'a jamais vu que l'*Ame,* son âme et les âmes des autres. Dans les individus comme dans les faits, il cherche exclusivement ce qui est mystérieux. Napoléon ne pouvait être compris par lui qu'après qu'il eut regardé, étudié l'âme de Napoléon. Le titre, soit dit en passant, est splendide. Pour ce qui est des ignorants de Léon Bloy, de ceux qui n'achetèrent ce livre que pour y chercher ce qu'un historien ordinaire pouvait écrire sur un tel sujet, je comprends davantage leur stupéfaction. Et pourtant?...

Quoi d'étonnant à ce qu'un trouveur d'énigmes soit allé vers cet incompréhensible empereur qui avait si souvent séduit les poètes, pour essayer de l'expliquer, sans le raconter, mais armé cependant d'une documentation que les meilleurs critiques d'histoire n'ont pas discutée.

Ed. Barthélemy au *Mercure* et Guy de Cassagnac dans l'*Autorité*, ont publié, le premier surtout, des pages plus que suffisantes pour que le public fut averti de l'importance de l'œuvre de Bloy. Rien n'y fit. On ne voulut rien entendre. Les uns voulaient du Hugo, les autres voulaient du Stendhal, il s'en trouva pour dire à l'auteur

de *L'Ame de Napoléon:* « Alors, vous êtes bonapartiste ». Léon Bloy répondait : « Ça, c'est décourageant! »

Et après son livre sur Napoléon, il chercha une diversion à ses études d'histoire, en écrivant une seconde série de *l'Exégèse des Lieux Communs.* Quelques-uns d'entre ses meilleurs amis lui conseillèrent cette nouvelle tentative à laquelle il se livra, malgré l'insuccès de la première épreuve.

L'auteur et ses amis furent satisfaits du résultat, proclamant la supériorité de cette seconde série sur la première. J'avoue n'avoir pu partager leur contentement. C'est, selon moi, dans le premier livre que se trouvent les pages les plus puissantes et les plus colorées.

Quand Bloy m'interrogeait là-dessus, je lui disais ma pensée et il répliquait aussitôt: « C'est parce que la première série vous fut dédiée que vous parlez de la sorte! »

Je dois ajouter que, sans être un succès, ce qui d'ailleurs ne prouverait rien, le second volume des *Lieux Communs* se vendit mieux que le premier.

Cela tenait surtout à la réputation grandissante de Léon Bloy. Non seulement on commençait de réimprimer ses livres, mais des libraires venaient le trouver, essayant d'obtenir de lui des inédits ou quelque article oublié.

Ainsi Bloy confia à M. Laquerrière, pour sa collection des curiosités littéraires, tous ses articles sur Huysmans, dont l'éditeur de *Belluaires et Porchers* n'avait pas voulu, les trouvant trop violents. Cela forma une brochure intitulée : *Sur la tombe de Huysmans.*

Elle est divisée en deux parties : « Avant la Conversion » et « Après la Conversion ».

L'amitié de Léon Bloy avec Huysmans fut, à ses débuts, extrêmement étroite; la brochure que je viens de citer le prouve, au moins dans sa première partie. Les articles de Léon Bloy, à propos d'*A rebours* et à propos d'*En rade,* forment le plus bel éloge qu'on ait écrit sur l'œuvre de Huysmans. Celui-ci en fut, du reste, extrêmement touché et il écrivit alors qu'ils parurent des lettres de remerciements à Bloy qui montrent la confiance réciproque des deux artistes. On les publiera un jour ou l'autre.

Je regrette seulement que Bloy ait essayé de diminuer son éloge, s'accusant vainement de s'être trompé, quant à deux romans d'une exceptionnelle valeur, qu'il avait été le premier à comprendre comme il fallait. Il faut regretter plus encore la défection de J.-K. Huysmans, qui, en ne nommant pas Léon Bloy lors d'une enquête essentielle et influente, détermina la rupture.

Quelques semaines après la publication de sa plaquette, Bloy avait commencé un nouveau volume de son journal, *Le Pèlerin de l'Absolu,* lorsque la guerre éclata.

La famille Bloy était à Saint-Piat depuis le 8 juillet. J'étais moi-même éloigné de Versailles depuis la même époque. Nous restâmes sans nouvelles les uns des autres jusqu'au 10 août où je reçus la lettre suivante :

Mévoisins, par Saint-Piat.

Cher ami,

Je vous en prie, écrivez-moi si vous êtes vivant encore. Dans notre solitude profonde et de laquelle nous ne pouvons sortir, faute d'ar-

gent, nous ne savons rien, sinon le peu que des fragments de journaux nous apprennent. Mais nous voyons que les événements sont énormes, inouïs. C'est l'échéance probable du grand Terme. Parfaitement isolés et sans ressources, menacés de périr de misère, sauf miracle, nous voudrions au moins savoir quelque chose de nos amis.

Ayant reçu mon livre (Le Pèlerin de l'Absolu) *extrêmement tard, je n'ai pu le distribuer qu'à très peu. Anne-Marie a dû en recevoir un exemplaire et Madeleine un autre. Sont-ils arrivés?*

Impossible de vous envoyer votre exemplaire hollande venu trop tard, impossible de contenter Elisabeth et beaucoup d'autres.

On est passablement malheureux.

D'après ce que nous croyons voir, Guillaume semble mal embarqué. Ses moustaches sont en péril. Si mes vœux étaient comblés, ce crétin sinistre finirait dans un amas d'excréments.

Ecrivez-moi, pour l'amour de Dieu.

LÉON BLOY.

Je répondis aussitôt et, le 8 septembre, une autre lettre de Bloy m'apprenait que lui et les siens avaient quitté Saint-Piat pour aller à Rennes où ils séjournèrent pendant tout le mois de septembre.

Revenus à Saint-Piat, ils en furent chassés par le froid le 17 octobre et réintégrèrent Bourg-la-Reine.

Nous pûmes nous voir peu de temps après. Je trouvai Bloy au travail: « J'ai commencé, me dit-il, un livre sur Jeanne d'Arc et l'Allemagne; c'est ma manière de combattre; je préférerais l'autre. J'aimerais cela, mais je n'ai plus de forces! »

En juin 1915, Léon Bloy sentit les premières atteintes du mal dont il devait souffrir plus de deux années et dont il devait mourir. Un matin, il venait déjeuner chez moi à Versailles; je le vis arriver à la gare *Rive gauche,* appuyé sur le bras de Van der Meer et marchant avec difficulté. Il était pâle et se plaignait de douleurs dans le côté droit. Mme Bloy l'avait accompagné, avec Van der Meer.

Nous le fîmes asseoir un instant, au café; il ne voulut rien prendre, alluma une cigarette, mais il fumait visiblement sans plaisir.

Dans l'après-midi, il se remit peu à peu et put rejoindre sa maison à la fin du jour. Mais nous avions été tous impressionnés par sa pâleur et son extrême abattement. Il dut se soigner, garder assez souvent le lit, se priver de sa communion quotidienne, écouter les conseils des médecins, suivre un régime et tout cela s'ajoutant aux inquiétudes causées par la guerre, il vieillit beaucoup. Sa faiblesse augmenta.

Son livre, *Jeanne d'Arc et l'Allemagne,* avait paru le 8 Mai précédent. La vente était nulle ou à peu près. *Jeanne d'Arc et l'Allemagne* a quelque ressemblance avec *L'Ame de Napoléon.* On y sent le même procédé d'investigation, après une documentation très complète, procédé incompris pour l'un comme pour l'autre de ces deux livres.

Un admirable article d'Edmond Barthélemy, paru dans le *Mercure* du 1er juillet, vint réconforter Léon Bloy. L'article ayant été cité par Léon Bloy dans son Journal, je ne veux pas recommencer en le citant tout entier, mais il me faut en extraire ces quelques lignes:

« ... *Il résulte de là une lecture bien émou-*

vante et si claire. Si claire. *Comme tous les livres de Léon Bloy, d'ailleurs. Les événements ont seulement confirmé l'écrivain dans ses façons de sentir et de s'exprimer. Mais il fut toujours, dans ses autres ouvrages, ce que nous le voyons dans celui-ci. Il eut toujours, à défaut d'extraordinaires événements comme aujourd'hui, des raisons à lui, ces événements de son âme. L'intensité de l'émotion a, chez lui, toujours emporté aussi irrésistiblement la netteté de l'expression. Bloy est un voyant du monde moral. Emotion et forme, l'une dans sa profondeur, l'autre dans sa lucidité, annonçant l'énergie sans pareille de son intuition, de ce qu'il faut appeler son sens pratique de l'Invisible, qui est la seule réalité...*

. . . . . .

Dans cette sphère de l'Invisible, je m'arrêterai seulement à ce qui est sentiment, vie du cœur. Ah! c'est ici, dirai-je, qu'il est si délicieux d'entendre Bloy s'exprimer avec cette clarté. *J'ai toujours pensé que l'auteur de* La Femme pauvre, *dans tout ce qu'il a écrit, s'adresse avant tout à nos cœurs. Les femmes sont les meilleurs juges en ceci et j'en ai vu, j'ai vu des mères de famille, que ses livres attiraient. Cet écrivain qui ne flatte pas les femmes, leur inspire confiance. Elles sont averties d'une loyauté qui est en lui, elles sentent la rectitude et l'autorité qui est dans sa pensée. Elles sentent qu'il y a une douceur en lui à laquelle on peut se fier....*

. . . . . .

M. Edmond Barthélemy a tout à fait raison et il est assez curieux de remarquer, après les lignes qui précèdent, qu'antérieurement aux arti-

cles de M. Barthélemy, il n'y eut que des femmes pour écrire sur Léon Bloy des pages vraiment dignes de lui et de son œuvre.

Mme Bloy, Rachilde et Mme Termier-Boussac ont écrit, en effet, les seuls articles pouvant se comparer à ceux d'Edmond Barthélemy, quant à l'intelligence de Léon Bloy et de ses livres extraordinaires.

Quoique malade, Bloy cependant travaillait toujours et, durant tout l'été de 1915, il prépara le 7e volume de son journal *Au seuil de l'Apocalypse* qu'il donna au *Mercure* à la fin de l'année.

Pour la première fois, il lui fut impossible de porter lui-même son œuvre à son éditeur.

Alfred Vallette vint à Bourg-la-Reine prendre possession du manuscrit.

Le médecin conseilla à Mme Bloy de chercher une maison avec jardin. Les villégiatures étaient impossibles au pauvre malade qu'était désormais Léon Bloy et le grand air lui était indispensable. Il y avait justement à louer, à Bourg-la-Reine, la maison jadis habitée par Charles Péguy. Mme Bloy l'arrêta immédiatement.

L'habitation n'était pas très confortable ou plutôt n'avait qu'une pièce la salle à manger, qui fût spacieuse pour qu'on y put causer à l'aise. Encore Bloy n'y avait-il point sous la main son bureau et, par conséquent, son journal, ses manuscrits ou autres merveilles qu'il communiquait si affectueusement et avec tant d'à-propos.

Mais, autour de cette habitation, il y avait un jardin splendide, très vaste, où de vieux arbres formaient de beaux ombrages. L'été, on y dressait la table et on y servait le dîner.

Bloy en était joyeux, mais sa santé ne s'améliora pas.

Toute l'année 1916, les catastrophes terribles se succédèrent dans son entourage.

Au mois de mars, André Dupont, soldat au 4e zouaves, était tué à l'ennemi. Puis, c'étaient Philippe Raoux, capitaine d'artillerie, et enfin Jean Boussac, qui tombaient également au champ d'honneur. Tous les trois étaient des plus intimes amis de Léon Bloy. Il fut bouleversé lorsque ces nouvelles épouvantables lui parvinrent: Dans le *Bulletin des écrivains* (numéro d'avril 1916, il terminait l'article que M. Divoire lui avait demandé pour André Dupont par ces mots: « ... Je suis malade depuis des mois, malade certainement de toutes les horreurs qui nous sont présentées depuis bientôt deux ans et ce dernier coup n'était pas ce qu'il fallait pour me guérir. » Il est certain que la guerre hâta sa fin et que sa douleur physique se compliqua d'une amertume infinie et d'une grande pitié.

Quelque chose qui ressemblait aux secousses morales du *Désespéré* ou du *Mendiant ingrat* envahit le vieil écrivain, sans que sa confiance dans les promesses sacrées en fut pour cela ébranlée.

La douleur lui arracha un dernier cri de haine contre les ennemis de sa Patrie, en même temps qu'un acte de foi, et c'est d'une main que la mort faisait déjà trembler qu'il écrivit un des plus beaux livres qu'il ait écrits.

Les Méditations d'un solitaire en 1916 peuvent supporter la comparaison avec *Le Salut par les Juifs* et *La Femme pauvre* ou *Sueur de Sang,* c'est-à-dire avec ce que Léon Bloy a fait de plus beau et de plus saisissant.

Désormais, je ne me souviendrai pas sans émotion du jour où il me lut le premier chapitre : JE SUIS SEUL... Sa voix affaiblie, sa figure ravagée par la douleur, ses doigts amaigris, tout indiquait sa fin prochaine. Par un dernier et noble effort de sa volonté, il avait mis tout son art dans quelques phrases qui exprimaient la solitude de son âme. Et lire ces phrases-là à ce moment-là, comme il le faisait, c'était d'une grandeur incomparable et aussi d'une simplicité enfantine. On entendait son gémissement, mais on voyait son désir, presque cette curiosité dont il parlait à propos de la mort.

La forme de ces *Méditations* était si bien celle qui convenait à Léon Bloy, qu'à peine son livre publié, il en commença un autre d'une forme identique mais celui-ci moins vibrant que celui-là.

Le titre *Dans les Ténèbres* indique bien la manière dont l'ouvrage fut composé et réalisé. Les forces de Bloy diminuaient de plus en plus.

Jusqu'au jour où elles vinrent à lui manquer tout à fait, il continua de travailler, de réconforter les âmes en leur parlant du mystère.

Le 6 avril 1917, il écrivait à Georges Joubert, un ami venu à lui tout récemment :

Mon cher ami,

C'est un malade qui vous écrit... difficilement. Les deux derniers mois ont été très durs et aujourd'hui encore le retard du printemps me fait beaucoup souffrir. Ma plus grande peine en ces jours saints est de ne pouvoir suivre les grands offices.

Je me suis traîné à l'église hier et ce matin

pour en revenir accablé. Telles sont les nouvelles que vous me demandez. Je pense beaucoup à la mort avec le regret de n'avoir pas mieux vécu.

Que Dieu vous bénisse pour le bien que vous me faites. J'ai reçu avec plaisir vos photographies. Votre amie est fort gracieuse et je ne peux que vous féliciter de tout mon cœur, en demandant qu'il plaise à Dieu de vous donner ce qu'il a promis par ses anges aux hommes de bonne volonté: la paix sur la terre.

Pour ce qui est du bonheur, lequel consiste cependant — selon mes vues — à endurer pour Dieu les pires tourments, je n'ose pas en parler, tellement ce que j'entrevois est terrible.....

Ces derniers mots nous montrent qu'il était toujours prophète. On voudra peut-être réunir un peu plus tard tout ce qu'il avait annoncé, toutes les prophéties éparses çà et là dans son œuvre.

Les événements que nous venons de subir rendent plus impressionnantes encore certaines de ses prédictions. A ne consulter que l'*Epopée byzantine,* parue en 1906, on trouve (page 21 de la 2e édition) :

« *... Il n'y a pas dans toute l'histoire un épisode plus bouleversant que la prise et le sac de Thessalonique par le renégat Léon le Tripolitain... En quelques heures, la cité fameuse devint un charnier brûlant. Le Tripolitain emmenait vingt-deux mille jeunes gens des deux sexes à la plus effroyable servitude, traitement réservé à la foule de nos délicieuses chrétiennes que le Bazar de la Charité n'a pas suffisamment éclairées...* »

Dans le même volume, et par conséquent à la même date, il écrivait encore (page 105 de la 2e édition) :

« ... *On sait qu'en* 989, *la princesse Anne fut mariée à l'effroyable Vladimir... Elle allait chez ces barbares terribles* (*les Russes*), *les plus sales* des hommes que Dieu a créés.... *Ils étaient les mêmes en* 1814. *Ils n'ont pas bougé depuis et quelle folie d'espérer que ces Scythes, maintenus dix siècles dans l'esclavage le plus abject, pour être tout à coup déchaînés, vont se gouverner sagement eux-mêmes en baisant les mains et les pieds d'un* autocrate constitutionnel... »

Quand je quittai Léon Bloy, au mois de juin 1917, il me dit, sachant que je ne reviendrais qu'au mois d'octobre : « Peut-être me reverrez-vous ? » Il voyait venir la mort avec beaucoup de calme, sans rien changer à sa manière d'être, parlant de son livre, de ses projets, tout comme autrefois, plaisantant volontiers, écoutant avec émotion les récits de ceux de ses amis qui étaient soldats.

Dans la salle à manger ou dans son jardin, il se tenait de longs instants sur sa chaise, les mains croisées sur ses genoux croisés.

A l'heure du goûter, il essayait de prendre un peu de pain et de vin, selon son habitude. Il choisissait sur la table des croûtons de pain grillé qu'il jetait à un gros vieux chien silencieux que M. Paul Léautaud avait donné à Léon Bloy depuis que celui-ci habitait la maison au grand jardin.

Bloy s'était pris d'affection pour ce gros chien et lui donnait tous les noms en *or* qui lui venaient

à l'esprit : Hector, Agénor, Antenor, Victor ou, par abréviation, *Tor*.

Les visites chez Léon Bloy étaient relativement peu nombreuses. Pierre Van der Meer fut un des plus assidus de ces derniers mois.

Le peintre graveur Henri Boutet, que Bloy avait connu à *La Plume*, vers 1890, habitait Bourg-la-Reine et voisinait avec son vieux camarade.

Un autre peintre, celui-ci très jeune, Charles Bisson, vint souvent, à cette époque, chez Bloy qui l'estimait et se sentait compris de cet artiste enthousiaste et profondément chrétien.

Enfin, Henri de Groux reprit, lui aussi, le chemin de la maison de Léon Bloy et la dernière visite de celui-ci à Paris fut pour se rendre à l'exposition que son ami avait installée rue La Boëtie.

Mon absence se prolongea tout l'été et pendant ce temps je ne reçus aucune lettre de Bloy. J'en conclus à une aggravation de son mal. Je ne me trompais pas. Revenu à Versailles le 26 octobre 1917, je recevais le lendemain un mot de Mme Bloy :

Cher René,

Votre ami est très malade. J'espérais toujours du mieux. Voyant que ses forces déclinent rapidement, je vous préviens pour que vous ne soyez pas bouleversés, si Dieu prenait, d'ici peu, son vieux serviteur fatigué....

. . . . . .

Je courus aussitôt à Bourg-la-Reine où je me rencontrai avec Alfred Vallette qui avait été, comme moi, prévenu.

Lorsque nous entrâmes dans la salle à manger que Bloy ne quittait plus, on y avait transporté son lit, il nous fut impossible de nous dissimuler la gravité de l'état de notre ami qui se sentait perdu et parlait de sa mort prochaine avec un grand courage.

La veille, il avait reçu l'Extrême-Onction et la Communion. Il nous tendit la main et se mit à parler avec difficulté; la respiration était faible et l'articulation pénible. Il souffrait.

Et pourtant il parvenait à s'exprimer, pour m'entretenir, comme autrefois, de son livre interrompu, des chapitres que je ne connaissais pas encore. Comme autrefois aussi, il plaisanta. Alors qu'il était étendu à demi sur un sofa, il nous fit remarquer qu'il avait dû jouer jadis les.... Récamier !

Puis il revenait à des pensées sérieuses et mélancoliques. Le jour baissait et je relevai le rideau de la fenêtre pour lui donner un peu de clarté; il me dit: « Il fait surtout sombre dans mon cœur et dans mon esprit. »

Le vendredi 2 novembre, je ne pus le voir qu'un instant. Ses traits étaient plus altérés que l'avant-veille: « On me dit que je vais mieux, fit-il, mais je n'ai plus de forces. » Ce 2 novembre fut sa dernière journée. Dieu voulut accorder aux trépassés la suprême prière de Léon Bloy qui L'avait si souvent invoqué pour eux.

De temps en temps, Bloy s'appuyait sur le bras d'un ami et faisait quelques pas dans l'appartement.

Il allait d'une chaise à un fauteuil, puis du fauteuil au canapé où il s'étendait en essayant de dormir un peu.

Ce fut pendant une de ces courtes périodes

de sommeil que Léon Bloy s'éteignit très doucement, au milieu des siens, le samedi 3 novembre 1917, vers six heures du soir.

Les obsèques eurent lieu le mardi suivant. Malgré l'heure matinale et la difficulté des communications, le cortège était nombreux.

Le deuil fut conduit par la veuve et les filles de l'écrivain et, autour d'elles, se groupèrent : Alfred Vallette et Mme Rachilde, Charles Grolleau, M. et Mme Jacques Maritain, M. et Mme Van der Meer, M. et Mme René Martineau, Elisabeth Joly, M. et Mme Brou, Pierre Termier, Mme Termier-Boussac, Henry de Groux, Elisabeth de Groux, Georges Auric, Ed. Souberbielle, Ch. Bisson, G. Rouault, Ad. Van Bever, Georges Landry, E. Barthélemy, Aug. Marguiller, Ad. Willette, Mme Bienvenu, etc..

La cérémonie à l'église fut très simple, très digne et c'est par un soleil radieux que l'on conduisit Léon Bloy au cimetière de Bourg-la-Reine.

Selon sa volonté, il y aura bientôt, sur sa tombe, un bas-relief de Notre-Dame de la Salette.

Puissent ces quelques pages montrer à ceux qui rêveront d'une étude complète et définitive sur Léon Bloy, ce que fut cet artiste génial pendant les dix-huit années de sa vie où j'ai eu le bonheur de le fréquenter. On l'y devinera honnête, affectueux, solitaire, d'esprit pondéré et plein de vaillance, puisque ni les injustices, ni la pauvreté ne l'auront empêché d'achever l'œuvre la plus originale, la plus éloquente et la plus puissante de notre époque.

Cette œuvre, en entrant dans l'histoire littéraire, sera le meilleur défenseur de Léon Bloy, devant la postérité.

On y trouvera un grand mépris des conventions et même des convenances, cela est certain, mais à côté des invectives qu'on lui a si souvent reprochées et qui, d'ailleurs, se justifieront un jour, Léon Bloy a mis dans ses livres assez de foi, de beauté et d'amour pour expliquer l'attachement et la reconnaissance de quelques âmes envers lui et une admiration qui ne fait que grandir et que bientôt on ne discutera plus.

TABLE

Avis au Lecteur IX
Introduction XI
Les débuts de Léon Bloy 1
Voyage en Danemarck. 21
Léon Bloy à Lagny. 31
Léon Bloy à Montmartre 51
Léon Bloy à Bourg-la-Reine 93

MULHOUSE

IMPRIMERIE DE " L'ALSACE "

5, boulevard Maréchal-Pétain, 5

Imprimerie de " L'Alsace ", 5, boulevard Maréchal-Pétain, Mulhouse.

BINDING ... MAY 22 1974

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2198
B18
Z7336

Martineau, René
Léon Bloy